



cesar

ALEXANDRE DUMAS

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

cesar

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en maigre du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

VJeh Tr,

•ivraies it Xavier à l«itépii.

Lm FIHm ëm PlàtM

JUEéîmt

Perie (la) 4a Palala-B^yal. . . .

IiMi îTalels'ée C^CMMP.

ftaNvttiuEaHHe

Vm CtoMtlh^MHie ée gmadl éhemia «•MCTtèTe «alltot

lie» €heT«liers 4v laMM^iaeHet. .

Wîrmîme. . \

■Ign^ane

Les AwmmwÊjn ^Tua F«v (épaisé). . .

Ee» TlTew» ée Farto

■veUiM de DafliMi

Le Iieojp lleir ^

Iice Tive WM d'aatrelefe

C^Hireetene é'vn Beliéioie. . .

▼leeMte (le) Raykaêl .

liée •leeavx 4e vuU

Oivraces àt G. d« la Laidelk.

lie* ée«x Meatee de la Tlie Ii*Eiia et le Fea.

li'iieiBMear de la Viiaillle.

MàeChàimtku de Metrae. < liée Privées d'Ebène. . .

Falkap-le-Me«ge

Vme Haine à berd. . . .

lie Même aux Serpenta.

Iiea Ilea de Mae. .

lia Oergewae

Fonlamebleao, imprimerie de Ë. Jacqulo.

LES GRANDS HOHHES

II un II fluiiti

CHAPITRE PREMIER

La vieille République était morte avec Caton : César avait recueilli son dernier soupir.

Il pouvait poursuivre immédiaiemenl les pompéiens, et passer en ^pagne avec

b LES GRANDS HOMMES

eux. Il jugea sa présence nécessaire à Rome.

Il y signala son retour par une harangue des plus magnifiques. Il parla de sa victoire en homme qui voulait se la faire pardonner. Il dit que les pays dont il venait de triompher étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cents médimnes antiques de blé, et trois millions de livres d'huile.

Ce fut un spectacle terrible et merveilleux à la fois que ce triomphe de César.

il avait ramené des Gaulois de l'extré-

EN 11^h DE CHAMBRE 7

général que tous ont vu jeter ses armes les unes après les autres, aux pieds de César, et venir s'asseoir sur les marches de son trône.

Il avait ramené d'Egypte Arsinoë, cette jeune sœur de Cléopâtre, que nous avons vue fuir du palais avec Ganimède.

Rien n'était tâté d'Affaire (même le fils du roi Juba.

Et ce fut, pour le dire en peu de mots, une étrange catastrophe de condition et de renommée.

Néanmoins et Numide, il dut à ce malheur de devenir un des plus savants historiens grecs.

8 LES CÉLÈSTES HOMMES

Il triompha pour les Gaules, pour le Juda, pour l'Égypte et pour l'Afrique.

Il ne fut pas question de Pharsale.

Le soir du triomphe, le Yercingétorix des Gaules fut étranglé.

Ces triomphes durèrent quatre jours.

Le quatrième jour, César avec du fard sur les joues, sans doute pour dissimuler sa pâleur; César, avec un chapeau de

fleurs sur la tête, avec des pantoufles rouges à ses pieds : — le quatrième jour*. César inaugura la place publique qui, de

EN ROBE DE CUAMBRÉ 9

son nom, fut nommée Julia. Puis le peuple le reconduisit chez lui entre quarante éléphants pris par lui à Scipion[^] et qui portaient des torches et des flambeaux.

- Après les triomphes vinrent les largesses.

César distribua aux citoyens six boisseaux de blé et trois cents sesterces par tête.

Chaque soldat eut vingt mille sesterces.

Puis, soldats et citoyens, il les invita tous à un gigantesque festin.

\o LES G1\ANI>S HOMMlfs

Où dressa vingt-deux mille tables de trois lits chacune. C'était, à quinze personnes par table, trois cent trente mille personnel[^] à peu près.

Puis la multitude, rassasiée de vin et de viande, on la soûla de spectacles.

César fit bâtir un amphithéâtre pour donner des chasses.

Dans ime de ees chasses parut pomr la première fois le camé-léopard, — la girafe, — animal que les anciens regardaient comme fabuleux, et dont les modernes nièrent Textistetice, jusqu'à ce que Leva il-

ÉT# HOBE DE GHAMBftfi il

tant en dit envoyé un des bords de la rivière Oftinge.

Il y eut des combats de gladiateurs et de captifs, il y eut des combats de fantassins et de cavaliers, il y eut des combats d'éléphants, il y eut un combat naval dans .

le Champ-de-Mars transformé en naumacbie> il y eut un combat entre les enfants nobles,, et dans tous ces combats nombre de gens périrent, U fallait bien donner éi tous ces Romains qui n'avaient pu assister aux batailles de Pharsale et de Thapse une idée de ce qu'avaient été ces immenses égorgements.

Des chevaliers descendirent dans le

12 LES fïUANDS UOMttIâS

cirque et combattirent en gladiateurs; le fils d'un préteur se fit mirmiUon. César empêcha un sénateur de combattre.

«Il fallait bien, dit Michelet, laisser quelque chose à faire aux temps des Domi tien et 'des Commode. »

Et sur toutes les rues, sur toutes les placeSy sur ces nauma-chies, sur cet amphithéâtre^ s'étendait pour la première fois le velariumy destiné à abriter les spectateurs des rayons du soleil.

César avait emprunté cette, inndvatioa aux peuples de l'Asie,

Mais, diable était-il, au lieu de lui savoir gré de cette immense quantité d'or qu'il jetait à pleines mains sur lui, le peuple se plaignait de cette profusion et criait à haute voix : — Il les a méchamment acquis et les dépense follement ! Il n'y eut point jusqu'aux soldats qui se mutinèrent pour la même cause. Et cette espèce de révolte dura jusqu'au moment où César, paraissant au milieu d'eux, saisit lui-même un de ces séditeux, et sur-le-champ le fit passer par les armes.

César assista à toutes ces fêtes, et même aux farces de théâtre. Il y eut plus. Il y avait à Rome un vieux chevalier romain, nommé Labérius, qui faisait des pièces. Il

se fit donner le rôle d'un homme qui se nomme Hirce. Le pauvre vieillard fit sa révérence vers Mircés au moment où il se leva pour lui adresser la parole sur le théâtre.

— Hélas ! disait-il, où la nécessité m'a-t-elle poussé presque à mon dernier jour ! Après soixante ans d'une vie honorable, après être sorti chevalier de ma maison, j'y rentrerai mime. Oh ! j'ai trop vécu d'un jour !

De ce retour de César doit dater, pour

l'histoire. Avec le retour de César, commença cette invasion de barbares qui aboutit à la chute de Rome. Quant à l'empereur, il

EN L'AN DE LA GUERRE CIVILE

guerre civile, César, appréciant ces hommes si difficiles à vaincre comme ennemis si francs et si fidèles comme alliés, dès le com-

mencement de la guerre civile César a donné le droit de cité à tous les Gaulois nés entre les Alpes et l'Éridan.

Après Pharsale et Thapsus, en récompense de services qu'ils lui ont rendus, il les fait sénateurs. Il fait collègues de Cicéron, des centurions, des soldats et même des affranchis.

C'est alors que Ton affichait dans Rome cette recommandation :

16 LES GRANDS HOMMES

Le public est invité à ne point indiquer aux sénateurs le chemin du sénat. »

On chantait, outre les chansons obscènes sur Nicomède et sur le vainqueur chauve, des vers qui disaient :

« César conduit les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au sénat ; ils ont quitté l'habillement celtique pour le latin. »

Ce n'était pas sans raison que César agissait ainsi. Il voulait se faire donner tous les honneurs et tous les pouvoirs, et il savait qu'un pareil sénat ne lui refuserait rien. Aussi lui vota-t-on par acclamation

EN ROBE DE CIUMIRE ?

tion, comme on dit aujourd'hui : Pouvoir de juger les pompéiens ; droit de paix et de guerre ; droit/ sauf les provinces populaires, de distribuer les provinces aux préteurs, tribunat et dictature avec ; aussi fut-il proclamé Père de la Patrie et Libérateur du monde. Ses fils, — et à part Gésaric, de naissance douteuse, il n'avait jamais eu de fils, — ses fils furent déclarés impe-

ratores. Au-dessus d'une statue de bronze, représentant la Terre, on dressa la sienne avec cette inscription : Au demi-dieu. Enfin, le .séducteur chauve, l'homme qui avaitYdmeu les Gaulois, mais que Nicomède avait vaioeu, fil t nommé réformateur des tncœurs ; et, il n'y avait pas un an qu'il avait logé sous is toit conjugal, près de s^ femme Galpurnie, la belle Quéopfttpe et son

vu â

i& UN «vàNBs mm^f^

époas 6e oooo ans, et cet ânfi^nt qpi \i^ était si piibliqtiemeDt tUrîbii^ qu'on Tap-^ pelait Césarion ; et Helyius Giqna,. trîbujî xlu peuple, préparait uoa loi par laqu^U^ 4l allai l éti^e permis à (iésar d'4pQU&ôir atitBiit de f^mas iqu^il voudrait pç^ur «9 •avoir îles héritiers.

Ce n'ect pas tout : le changement s'opèr^ à ja fois dans les chiosiBS matérielles, politiques et intellectuelles.

L'immuable Pomœitiuffi a recuyié» noo ^ivs devant un décret du jséBal, maifS. 4eviBpt la Tok)Dtë d'un «ealiommîe. Le caiendr^er ne s'accordait pas avec la réolutioD de Tannée : on comptait encore lâs bmu» par

U J»a?.€é*«r- 9c conféré 4e fteUe iwiéguJla-H^aweplpsjt^ant? %ypUeBig, et 4ésorla^s X^kée, JWTQ IfQh cem soixante-sept

Le climat lui-même est vaincu : la girafe . d'Abyssînîe etTéléphant dé Yfnàe viennent se faire tuer, sous une forêt mobile, "dans le cirque romain. Les vaisseaux conibattent sur terre, et si Virgile avait déjà chanté ses moissons et les bergers, on ne

serait pds étonné de voir paître \m jour tes cerfs dans les airs.

-<-*Qui ose? a contredire, s'écrit Miche- Içt, oeM auquel la nature et l'humanité fi^'OQtr i^&64iû^o^ celui qui jamais n'a rien

iù LES GÜANDS HOMMES

refusé à personne, - ni sa puissante amitié, ni son argent, ni même son honneur.

— Venez donc, tout de bonne grâce, déclamer, combattre, chanter, mourir, dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de. la tête fardée de Tempire. La vie, la mort, c'est tout un. Le gladiateur a de quoi se consoler en regardant les spectateurs. — Déjà le Vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir, après le triomphe. — Combien d'autres vont tantôt mourir, parmi ceux qui sont ici. — Ne voyez-vous pas,- près de,,César, la gracieuse vipère du Nil ; son époux de dix ans qu'elle doit aussi faire périr, c'est son Vercingétorix, à elle. — De Tautre côté du dictateur, apercevez- vous \a figure hâve de Cassius, le brâne étroit de Bru tus :

KN aOBE DK CHAMBRE' li|

tous deux si pédes dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang ?

Mais, au milieu des fêtes et des triomphes, César se souvient que l'Espagne est révoltée, ses lieutenants l'appellent à grands cris,

—Attendez; César a encore une dernière chose à faire, le dénombrement de l'empire.

Le dernier dénombrement avait donné trois cent vingt mille citoyens ; celui de Gésir n'en donna que cent cinquante mille*

22 LES m. HOMMKS SN ROAE de éHAHIUB

Cent soixante -dix mille avaient péri dans les guerres civiles^ au milieu des fléaux dont elles avaient aflOdgé lita ie Jet toutes les provinces.

Ce dérionibreinênt fait, Cèsat*, ^nlànt (tue là guerre civile, cette dêVôrati*îfcè dès hommes, avait duré assez longféin^s. Ce* sar partit de Rome et arriva en vingt-sept jours à Cordoue.

CHAPITRE DEUXIÈME

Pendant ces vingt-sept jours, César fit un poëin6 iotitulé : le Voyage.

Déjà, pendant son séjour à Rome, il s'était amusé à fépondre à réldgë de Gatotl

par Cicéron en écrivant un pamphlet intitulé : l'Anti-Caton.

Nous avons eu Toccasion de citer déjà plusieurs fois ce pamphlet ; sa date précise est entre la guerre d'Afrique et celle d'Espagne,

Auparavant, dans un voyage à travers les Alpes, il avait déjà dédié à Cicéron deux volumes sur la grammaire et Forthographe,

Cèè^r! av&il deè iâteltlgences ctaïas €ôrdoue ctue teiiâii le p\\iâ J6(ià6 des fiU fie Pompée, Sextuà, tâDdiis ^ë l'autre, Gflé-Sus, assiégeait là Ville d'Ollefe. • '

A peine était-il arrivé, que des hotnmes, qui venaient de la ville, lui annoncèrent qu'il lui serait facile de s'en enïparer, attendu qu'on ne savait rien encore de sa présence en Espagne.

Lui alors dépêcha aussitôt des courriers k Quinlus Pédius et à Fabius Maximus^ qui étaient ses lieutenants dans la province^ afin qu'ils lui envoyassent de la cavalerie iévêë ââïis Ib pa;j^s même.

Ceux-ci trouvèrent en outre moyen de faire savoir aux habitants d'UUes, qui tenaient pour César, que César était arrivé.

Âussîtâfr, cémine il était venu des en-

^2& LKS GRANDS HOMMES

voyés de la ville de Cordoue, vinrent des envoyés de la ville d'UUes.

Us avaient passé, sans être découverts, à travers le camp de Cnéius Pompée, et venaient supplier César de les secourir au plus tôt comme de fidèles alliés qu'ils étaient.

César, aussitôt, fit partir six cohortes et autant de chevaux que de fantassins sous le commandement de Junius Pachécus, capitaine espagnol, expérimenté et connaissant bien le pays.

Pachécus choisit) pour retrayerser U

KN AOBÉ bt CHAMBRE ^29

tamp de Pompée, le moment où éclatait un si grand orage, qu'on ne pouvait à cinq pas reconnaître ni amis ni ennemis.

Il avait disposé ses hommes deux par deux, afin de tenir le moins d'espace possible, et commençait d'entrer dans le camp

lorsqu'une sentinelle lui cria :

— Qui vive ?

— Taisez-vous, lui répondit Pachécus^ nous sommes un détachement d'amis, et nous allons essayer de surprendre la ville.

La sentinelle, sans aucun sotipçou^ laissa

«O m 9M^^ wim^

paamt l^anhém», qui fràj^t» M»iH le ç^if^p

sans éprouver Quovinç aulr^ (UlScuIt^.

Arrivés aux portes, ils firent le signal convenu d'avance ; alors uae partie de la garnison se joignit à eux, et, renfereés ainsi, laissant une boâne améfe-gande pour soutenir une retraite, ils ae i^i)^^'^ sur le camp de Pompée, où ils jetèrent un tel désordre que Cnéius, qui igno^it l'arrivée de César, crut tout perdu pendant pelgUQç iflgtants. -,

De son côté, pour forcer Cnéius à lever le siège d'UUes, César marcha contre Cordoue, mettant un fantassin en croupe derrière chaque cavalier.

EN piOlfi DE CHiHBBE M

Les faai)ii(antS9 qui croyaient n'avoir affaire qu'à des ho-pames ^ cheval, firent une sortie ; caais quand les deux troupes furent à portée du tf^ait, |e\$ fantassins sautèrent à terre, et les hommes 4^ jGéi^^ se trpuvèrent doubles.

Alors cavalerie et infanterie se rua sur les pompéiens et enveloppa ceux-ci de telle sorte que, sortis à plusieurs milliers, quelques centaines d'hommes rentrèrent seulement.

Ceux qui rentrèrent annoncèrent que César était arrivé et que c'était par lui en personne qu'ils venaient d'être battus.

LfiS GUANOS HOMMES

Aussitôt Scxlus Pompée envoya des courriers à son frère pour que celui-ci levât le siège d'UUes et vînt le rejoindre avant que Gésar eût eu le temps de le forcer dans Cordoue.

Gnéius rejoignit son frère la rage dans le cœur.

Quelques jours encore , et il prenait

Ulles.

Enfin, après quelques escarmouches , César campa dans la plaine de Munda et s'apprêta à assiéger la ville et à combattre du même coup Gnéius Pompée, si Gnéius Pompée voulait accepter la bataille.

EN ROBE i>K CIUMBRG 55

Vers minuit, les coureurs de César vinrent lui annoncer que Pompée semblait vouloir accepter le combat.

César fit déployer Tétendard rouge.

Ce fut, malgré l'avantage du poste où étaient campés les pompéiens, une grande joie pour toute l'armée,

En effets les pompéiens étaient campés sur une colline et avaient la ville de Mutida à dos.

La ville de Munda leur appartenait, ni 3

54 UM aKANDS HQMVES

Entn «ûK ôt le Mmp éa Céwr B'êt#pdiRit Une pftiâBe dv oinq cfiart» do iMiie.

Cette plaine était traversée par un ruisseau.

Ce ruisseau rendait plus forte encore la position jdes pompéiens, attendu qu'en débordant il s'était infiltré dans les terres et avait, à main droite, formé un marais-

César voyant, au point du jour, l'ennemi formé en bataille sur Ja colline, crut qu'il descendrait dans la plaine où sa Cavalerie Qvait tout espace pour s'étendre.

Il {i^imt un tempe iiûiagnifiquei un vrai

EN aOBfi OË CHMfEU ^

toaftpsdebfttaillB. Tquierarinôe romaûaeae réjouissait de combaUrei quoiqup certains frissonnements passassent dans les cœurs en songeant que cette journée allait, en dernier ressort, décider de la fortune des deux partis.

César fit la moitié du chemin»

Il s'attendait à ce que les pompéiens en fissent autant ; mais eux ne voulurent pas s'éloigner de plus d'un quart de lieue de la ville, afin de se servir de celle-ci au besoin comme d'un rempart.

César doubla le pas et arriva au ruisjMau.

56 LES GRANDE HOBfUES 1^

Son ennemi pouvait lui disputer le passage ; il n'en fit rien.

L'armée pompéienne se composait de treize légions ayant de là cavalerie à ses deux ailes, de six mille soldats d'infanterie légère et autant d'alliés.

César n'avait que quatre-vingts cohortes d'infanterie pesamment armées et huit mille chevaux. . .

Il est vrai que César comptait sur une diversion que devait opérer le roi Bogud.

Nous avons déjà dit, je crois, que c'était

le même que les Romains appelaient Bocchus et qui était le mari de cette reine Eunoë, dont César avait été Tamant.

Arrivé à Textrémité de la plaine, César défendit à ses soldats d'aller plus loin.

Ceux-ci obéirent à leur grand regret.

Il avait, comme à Pharsale, donné pour mot d'ordre la Vénus victorieuse.

Pompée avait pris la Pitié ou peut-être plutôt la Piété.

Cette halte de César redoubla le courage

des pompéiens, qui crurent qu'il avait peur.

Us se décidèrent donc à marcher au combat sans perdre l'avantage du lieu

César avait, selon sa coutume, la fameuse dixième légion à l'aile droite, la troisième et la cinquième à gauche, avec les troupes auxiliaires et la cavalerie.

Voyant le mouvement des pompéiens, les soldats de César n'y purent tenir.

Ils franchirent la ligne qui leur était tracée, et se jetèrent sur les premiers rangs.

II. LE ROBE DE CHAMBU 39

Mais là, ils rencontrèrent une résistance qu'ils n'avaient point l'habitude de rencontrer.

Tous ces vétérans, qui avaient suivi César après lui; cette dixième légion, avec laquelle il avait fait le tour du monde antique; ces vieux soldats, qui le suivaient dans ses marches, plus meurtrières par leur célérité que ne l'eussent été des batailles: cette légion de l'Alouette, tirée des Gaules qui avait eu un instant l'espoir de piller Rome, comme avaient fait ses ancêtres du temps (Je Camille, qu'on avait tenue éloignée de Rome et que César, vainqueur en Afrique, poussait de nouveau contre les Africains d'Espagne, tout cela avait compté sur une bataille comme Phar-

sale ou comme Thapsus, tout cela était là, brisé et anéanti.

Tout cela recula, trouvant, au lieu d'hommes, un mur de granit.

Il y eut un refoulement terrible dans l'armée de César.

César sauta à bas de son cheval, fit signe à ses lieutenants d'en faire autant que lui,

parcourut l'armée nue le front de la bataille, levant les bras au ciel et criant à ses soldats:

— Regardez-moi au visage.

Mais il sentait la bataille plier entre ses mains, il sentait ce fré-missement, précurseur de la déroute, planer au-dessus de sa tête.

Alors, arrachant le bouclier d'un soldat :

— Fuyez, cria-t-il, si vous voulez; quant à moi, je mourrai ici.

Et seul il s'en alla, chargeant l'ennemi jusqu'à dix pas de lui. Deux cents traits, flèches, javelots, lui sont lancés. Il évite les uns, reçoit les autres sur son bouclier, mais reste au même endroit, comme si ses pieds eussent pris racine.

Enfin, tribuns et soldats eurent honte.

Avec un grand cri, avec un indomptable élan, ils s'élancèrent au secours de leur imperator.

Il était temps !

Par bonheur, en même temps, le roi Bogud opérait cette diversion dont nous avons parlé.

tabiénus, ce lieutenant de César, que César avait rencontré partout son ennemi acharné, se chargea de faire face à cette nouvelle attaque.

Il prit avec lui douze ou quinze cents

cavaliers et partit au galop au-devant du roi maure.

Mais ce mouvement fut mal interprété par les pompéiens.

On prit pour une fuite

Un sentiment d'hésitation se répandit dans l'armée.

Mais Sextus et Cnéius se jetèrent au premier rft]^ ftri^iaJblir-
dat dçi nouveau le combat.

On lutta ainô jusqu'au soir.

44 LES GILINI>S HOMMES

Le corabat dura neuf heures.

Pendant neuf heures on combattit main à main, pied contre
pied, javelot contre javelot.

Enfin les pompéiens plièrent , « sans quoi, dit Fauteur de la-
guerre d'Espagne, il n'en fût pas resté un seul I »

Ils se retirèrent dans Cordoue, laissant trente mille morts sur
le champ de bataille.

César avait perdu mille hommes à peu près.

Les treize aigles des treize légions furent

prises avec tous les drapeaux et tous les^ faisceaux é

On retrouva sur le champ de bataille les corps de Labiénus et
de Varus.

— Âh I dit César, respirant après cette longue et terrible lutte,
les autres jours j'ai combattu pour la victoire, aujourd'hui j'ai
combattu pour la vie.

Gi.APITRE TROI&IEBIB

Les ftiyards s'étaient retirés dans Cordoue.

César était d'avis ^e les poursuivre et

d'entrer en même temps qu'eux , s'il était

possible, dans la ville, vii 4

Mais les soldats étaient tellement brisés, qu'ils n'avaient plus de force que pour piller les morts, et que, cette opération accomplie, les uns se couchèrent, les autres s'assirent, les moins fatigués restant debout, appuyés sur leur javelots et leurs lances.

On coucha sur le champ de bataille, chacun à la place où il était.

Le lendemain, des trente mille morts, on fit une évacuation. Chaque mort, la tête tournée vers l'ennemi, était cloué avec son piquet un javelot, et à côté des javelots étaient dressés les boucliers.

Après l'effusion d'un tiers de ses troupes devant Hundobst, devant le camp de «on arakée alla à l'endroit Conieqô.

Gnéius Pompée fut vu «vi yioi . Les cavaliers et s'était retiré à Carthée, où était son armée navale.

Sextus Pompée s'était enfermé derrière les murs d'Ossuna.

Nous les retrouverons tous deux , suivons César dans son expédition à Cortiène.

Les fugitifs s'étaient emparés du Pont, Gésor ne pensa même point à le défendre .

Il coula de grandes corbeilles pleines de terre dans le fleuve et improvisa un gué factice sur lequel passa son armée. '

Puis il campa devant la ville.

Scapulaia défendait.

Il s'y était retiré après la défaite de Munda^ et avait soulevé les aflranchis et les esclaves.

Mais se voyant poursuivi par César, il ne songea point à fuir.

il fit dresser un bûcher immense au mi--

£N AOBË,D£ CUAMfîRB

li€u de la place , prépara un festin splendide, et, vêtu de ses plus magnifiques habits, se mit à table, mélangea son vin avec du nard, comme il eût fait pour une fête; distribua vers la fin du repas sa vaisselle et son argent à ses serviteurs, monta sur son bûcher, et se fit tuer par un esclave , tandis qu'un affranchi y mettait le feu.

Ëi ce moment, comme il y avait division entre les deux partis, les portes s'ou*vrèrent, et César vit venir à lui les légions que Scapula venait de composer d'esclaves et de fugitifs.

Fout cela venait se rendre à César.

54 JLES^ OKINM HOfiltE^r

' En même temps, îa treizième légion, *ffe son propre mouvement, s'eniparaitr fles^ tours et an rempart. •'

Àlops \q\$, pompéiens échappés. ^ Dfupda mirent le im à U vilWx Q&périwt. se sauver k rude dv désordre.

Mais dès qu'il vit la flamme et la fumée, €és€tr m précipita an aècmHr» da k) viJle, et eenomie k- bi^eizâfèane l^iM^i^étMi^âM que BOUS isiv^j^ Mr iiii9Ît«e\$^f 4est \&msi el des ifaurailh»^ elle kii fnoaxri^ l6^ portes.

Âloiii lei poii|iiéieas i^eitfTiiiiBit de' la

viUj^if s'cfrUsfiwt auB portos'et sautûDt pard9Éi»usr J^
nMarailies.

On en tua vingt-deux mille dans Tintétérieur seul de la ville,
sans compter ceux qui furent massacrés dehors.

César ne s'arrêta à Cordoue que le temps de rétablir Tordre, et
partit aussitôt pour Hypsalis, la Séville de nos jours.

Maîfl auaâtôt: qU»^ du htui deâ AuraiUoa, Mb bsfettndfts
Tapeçuro&l. ., ils lui. œœièf èieqt éo& dentés poojr lui âdmanùit
|)àrdon^ et ^eu f émettra à sa clé^ menci9.

César leur fit répondre que tout pardon leur était accordé, et/
de peur que ses soldats ne se laissassent emporter à quelque
mauvais désir, il les fit camper dehors.

Ganinius Rébilius y entra seul avec quelques centaines
d*hommes.

La garnison pompéienne était restée à Séville.

IndignéB de ce que les habitants avaient ouvert leurs portes à
César, elle envoya un des principaux du parti pompéien , préve-
nir Géciiius Niger, surnommé|le Barbare, à' cause de sa cruauté,
et qui com-

EN ROBE DK CHÀMBIiE 57

mandait un corps de Lusitaniens d'accourir sans retard pour
profiter d'une occasion qui s'offrait.

Gécilius Niger accourut»

Il arriva de nuit près d'Hypsalis, fut introduit dans la ville[^] et «forgea toute cette garnison que César y avait introduite pour protégtr les habitants; puis, les soldats romains égorgés, il fit murer les portes et se prépara pour une défense désespérée.

César eut peur , s'il tentait quelque assaut, que ces forcenés n'égorgeassent la moitié des habitants.

56 UB» 6KANDS UQAittBS ;

U se relâcha doiK, aveo klenUoD) d[^]iuM garde trop sévère, et[^] la troisième. Buik après son entrée dans Hypsalis, Géciliu[^] Niger en sortit, emmenant avec lui, nonseulement les hommes qu'il y avait introduits , mais encore l'ancienne garnison pompéienne.

Maii floè fois que €ésar, qui m l[^]m[^]

pà'eoîërleA m Uh[^] âé[^] la tilte, U lèW[^] isttr ém ' sée «bvaterië'
[^]tfi hi \MW eu

Le lendemain matin César entra dans Hypsalis.

A(ati|teaftat[^] r[^]v[^]cqooâA aux d%m fili'de Pompée.

Gnéius Pompée arriva avec ceut ùsh quante chevaux seulement à Cai tfaée[^] et s'était tellement hâté que, quoiqu'il y eut [^]ftaffimte Hefiîés et Cairtliéf à Muffidâ, il la FCwAe eiii t>âaur eft demi.

Arrivé là, et craignant quelque trahison de là part des habitants, il se fit porter ep litière à travers la ville, ainsi qu'un simple particulier.

Puîe^ ^e.fûi\$.aur le^port), âL courut qux yaïsif|€^uS| av^c tant. 4e bâ(e, qu-en iD^iett^ni le pied sur celui qu'il avait choisi], il s'eOfveloppa la jambe dans une corde, tomba, fi% 9»it^Y^]»ti9«4ii|ier li^vAQ soa épéecQtte corde qu'il ne preAM-ti\$â& ^ t^QAfH&do M^

GO LES ailÂNDs HOMMJES

nouer, il se fit, è la plante du pied, une blessure profonde.

Didius, qui commandait l'armée nayate de César à Cadix , ayant appris r^e qui venait de se passer, prit chasse à l'instant même sur Cnéius, et répandit sa cavalerie et son infanterie le long du rivage pour s'emparer de lui s'il mettait pied à terre.

Didius avait calc^ulé juste.

Pompée, vu la précipitation du départ, n'avait point eu le temps de se munir d'eau.

11 était donc forcé d'aborder de place en place pour faire aigiiade.

m MBB DE CHAMBRE 6f

Et d'abord , Didius joignit sa flotte, lui livra bataille, coula bas et brûla les deux tiers de ses yaïsîseaux.

Pompée se fit échouer et gagna le rivage dans l'intention de se retirer au milieu de - rochers formant une forteresse naturelle, presque impossible à escalader.

n était blessé à Tépaule et à la jambe , et s'était donné une entorse au pied sans blessure.

n se faisait par conséquent porter en litière.

11 avait aJbordé sans être vu, et avait

03 m lOKâiDS mhmes

koniue d« «à ^He de tteitittiBi ^t fVilt aperçu par les couredii-
fê 4è DidltÉà,

Qfifisnpi ^ fg^wf)9/ià «h ^miite»

Pompée fit doublôr le pâS à Ses Ihomme's, et parvint au re-
fuge (Jull chercijjiit.

iM témtiéVis Vf wulùrent Î6tcéf , itrais (QMDt i»i|)oâs8éé À
côap^ de MAX «t piotit^

suivis jusqu'au bas de la montagne.

H» ri^iitrentit iû ckwgè^ tiàisfuttent repoussés de nouveau.

AJiop^ ils rô\$aluiWDi d!d >Faëâé9»^ eb en

EN nOBE DE CHAMBRE (T3

psu de temps élevèrent une terrasse si' haute que de son som-
met on pouvait combattre de plain-pied avec Tennemi.

Ce qtte Voyant, les|pompéiens, ils son-^ gèrent à fuir.

Mais la fuite n'était point facile.

Pottpéis be pouvait marcbm* à causa dp

sfâ blessures ©t de son entorse , et m paiitail monter à cheval
ou en litige, i cause de la difficulté des chemins.

Voyant donc ses gens poursuivis et dispersés et qu'on les égor-
geait sans mifeéri-

64 LES GÉNDS HOMMES

corde, il se cacha dans le creux d'un rocher*

Mais un de ceux qui Tavaient vu se cacher dans cette caverne le dénonça.

Il fut pris et tué.

Puis ses meurtriers lui coupèrent la tête, et, comme César entra dans Hypsaris, cette tête du fils lui fut offerte^ comme, en Egypte, on lui avait offert celle du père.

C'était le 12 avril de l'an 45 avant Jésus* Christ.

EN TOUT 1>£ L'AN 6>

Mais cette impitoyable expédition ne profita point à Didius ; car, se croyant désormais en toute sûreté, il tira ses vaisseaux sur le rivage pour les radoubes, et, tandis que s'accomplissait cette opération, tira, avec un corps de cavalerie, vers une forteresse voisine.

Mais les Lusitaniens, qui avaient été dispersés et qui avaient abandonné Cnéius

Pompée, s'étant réunis et voyant le peu d'hommes qu'avait avec lui Didius, lui dressèrent une embuscade, tombèrent sur lui, et le tuèrent.

Pendant ce temps-là, Fabius Maximus,

que César avait laissé pour poursuivre le vu 5

65 LES GÉNDS HOMMES

siège de Munda, s'était emparé de la place, avait fait onze mille prisonniers et avait tiré vers Ossuna, ville fortifiée à la fois par la nature et par l'art.

En outre, Sextus Pompée, qui s'était assuré qu'il n'y avait pas d'eau à deux lieues aux environs et à une lieue et demie à la ronde, avait fait couper tous les bois, pour que César n'eût pu construire aucune machine.

Mais Sextus Pompée n'attendit pas le résultat du siège. Il s'enfonça dans les montagnes des Celtibères, [et nous le verrons reparaître roi des pirates de la Méditerranée.

Trente mille hommes tués à Munda, vingt-deux mille à Cordoue, cinq ou six mille à Séville, onze mille faits prisonniers, Cnèius tué, Sextus en fuite, la guerre d'Espagne était finie.

César revint à Rome.

CHAPITRE QUATRIÈME

Antoine vint au-devant de César jusqu'à la frontière. Et César, qui avait pour Antoine le faible des hommes supérieurs sur les hommes inférieurs, César fit, à cette occasion un grand bonjour à Antoine : il

la

traversa toute l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus et le fils de sa nièce, et par conséquent son petit-neveu, le jeune Octave.

Ce retour fut sombre.

Avec Pompée tué, avec sa race détruite, on ignorait ce qu'était devenu Sextus. C'était non-seulement un grand nom éteint, une grande famille disparue, c'était encore un principe détruit. Pompée n'ayant pu soutenir les droits de l'aristocratie et la cause de la liberté, qui donc la soutiendrait après lui?

Les vaincus commençaient donc une

EN UOBLÉ DE CHAMBRE

servitude sans espérance ; les vainqueurs, désenchantés eux-mêmes de la guerre, qui depuis trois ans n'était qu'une guerre civile, les vainqueurs acconiplissaient un triomphe sans gloire. César se sentait plus craint qu'aimé : toute sa clémence n'avait pu empêcher les haines. Il était vainqueur, mais de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne fût vaincu? Munda avait été pour lui un grand enseignement. Tout était donc las, jusqu'à ses soldats, qu'il croyait infatigables.

Aussi, lui, las de triompher, voulut-il triompher encore, sans doute pour voir ce que dirait Rome. Lui, qui n'avait voulu jamais triompher que de l'ennemi étranger, des Gaules, du Pont, de l'Egypte, de

74 LES GAAV1)\$ IiOMMES

Juba ; lui, cette fois, comme eût fait un de ces. inhumains qu'on appelait Marius ou Sylla, lui triompha des fils de Pompée, dont la cause était celle d'une partie de l'Italie, dont la lutte était sympathique à la moitié des Romains.

UAii César en était arrivé à méprisef Roifie, et voulait briser son orgueil.

It triompha donc des fils de Pompée.

Et derrière lui ses soldats, cette voix du peuple, cette voix des dieux, derrière lui ses soldats chantaient :

Faift bien lu Eiera^ liatiu, fais mal Cii^ ^ras ^i.

EN Ruas DE aujuBaB 7S.

Of , où ne lui pardonna point de triompher ainsi des malheurs de la patrie et de sa glorifier de succès que la nécessité seule pouvait faire oKuser devant les dieux et àevaatlles hommes^ et cela étonnait d'au-* tant plus de la part de Géaar» que jamais il B'é-vait 6ovoyéût courriers ni écrit de lettres au a^at pour Annoncer le» vie-* toires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, et qu'il avait loiyours repoincé loU) de lui uii« gloire dont il sem?

Le lendemain, au théâtre, on Tapplaudit à son entrée ; mais on applaudit bien autrement à ce vers de la pièce que Ton jouait :

P Roniaaiiv^ tidiU avoua perdn la libcfié r

16 UiS guaNdS uommes

Puis surtout , ce qui révoltait les Romains, c'était la suite de ce qu'ils avaient vu au retour d'Egypte; c'était cette reconstruction d'une nouvelle Rome. Mieux que nouvelle étrangère sur la vieille Rome en ruine, c'étaient ces bannis de l'ancienne République rentrant à Rome derrière César; c'étaient ces barbares, Gaulois, Africains ou Espagnols, montant au Capitole avec lui ; c'étaient ces sénateurs ^ notés d'infamie, ren trant au sénat ; c'étaient ces proscrits avec Confiscation, rentrant dans leurs biens; c'était

cette Gaule transpadane, admise tout entière au droit de cité; c'était ce Balbus, un gladitan, premier ministre, ou à peu près; c'étaient enfin deux spectres venant à la suite de tous ces hommes, et criant : Malheur! Le ipectre

de Caton déchirant ses entrailles, et le spectre d« Cnéius Pompée tenant sa tête à la main.

Il est vrai que César a eu Rome pour ennemie et le monde pour auxiliaire; il est trop juste qu'il s'acquitte envers le monde aux dépens de Rome.

Tenez, il y a un homme qui peut donner une idée de la situation où est Rome tout entière.

C'est Cicéron.

Cicéron, le type du juste-milieu romain.

7S LOS Gn4NI)S HOMMBS .

Avec César, homme de génid deMénéaal; Éon époque de toute sa hauteur^ Gieéroï^ ne redeviendra jamais le Cicéron de Qiti««lina et de Clodius.

Voilà surtout ce qui blesse Cieérou- '

Voilà ce qui blessa tout6\$ hs aipbîtiois comme la sienne.

Cicéron, avocat, et général, avoue lui-même que, comme avocat, il n'est pas beaucoup plus fort que César; tandis qu'il n'a pas besoin de dire que comme général, César est plus fort que lui.

Puis, Cicéron est ûlstl'un fo\x\m ou d'un maraîcher.

EN Wm DE CHAMBn^ 19

César est fils de Vénus par les hommes, fils d'Ancus Martius par les femmes.

Le plébéien Cicéron est aristocrate ; mais pour arriver à être aristocrate, voyez quel chemin il lui faut faire.

Il y passera sa vie, et il n'atteindra pas à la moitié de *la hauteur où reste César, qui a passé sa vie, lui, à descendre vers le peuple.

Il ira cependant grossir la cour de César; mais que sera-t-il à la cour de César, tant que César y sera?

César aura beau aller à lui, le prendre

par la main, le grandir en l'embrassant, César sera toujours obligé de se baisser pour embrasser Cicéron.

Qu'il y a loin de ce Cicéron confondu dans la foule des courtisans de César, à ce Cicéron criant :

-* heureuse Rome, née sous mon consulat!

Aussi, que fait Cicéron ? Cicéron boude, il croit qu'en s'éloignant de César, il reprendra son ancienne taille.

Point; en s'éloignant, il rentre dans l'obscurité, voilà tout.

r EN ROBE Dfi CHAMBRK 81

César, c'est la lumière ; on ne voit que ceux-là sur lesquels il projette ses rayons.

Il cherche à s'égayer; il soupe avec Hirtius et Dolabella, Dolabella dont il a dit pis que pendre. Il leur donne des leçons de phi-

losophie; eux, en échange, lui donnent des leçons de gastronomie.

Tout cela se passe chez Cytheris , la courtisane grecque, l'ancienne maîtresse d'Antoine, celle qu'il promenait, assise à ses côtés, dans un char traîné par des lions.

Mais, hélas I il n'est plus le défenseur, il

Tll 6

82 IJIS GBiNDS. HQMM^«:S

n'est pïus le patron, û, n'^st plus le conseiller de personne.

C'est sur ces entrefaites que sa fille Tullie meurt ; et Cicéron porte deux deuils à la fois, le deuil de sa fille et le deuil de la liberté.

Il élève un lemples à Tullie, et essaie; pour qu'on parle de lui, de se faire perseeu ter par César, en faisant le panégyrique deCalOD.

Et César se contente de faire, lui, VAnti- Caton, et, tout en allant gagner la bataille de Munda, de dédier à Cicéron deux volumes sur la grammaire.

SN HOBS D£ CIUMB»£ S\$

C'est jouer de malheur, on en conviendra.

Eh bien ! l'histoire de Cicéron, c'est celle de toutes les individualités furieuses de ce que César a passé le niveau sur toutes les têtes, et les a fait plier toutes sans en abattre une seule.

Et cependant, un étrange phénomène se produit, qui fait que le vainqueur est presque aussi triste que les vaincus.

Pompée, vaniteux, quinteux , infidèle ami, politique irrésolu, homme médiocre, enfin, Pompée a des clients, des admira-

84 LES GKANDS KOMMES

leurs , des fanatiques ; ces admirateurs , ces clients, ces fanatiques, sont des hommes d'une valeur supérieure à la sienne : Caton, Brutus, Gicéron, Cicéron surtout, a pour lui tous les entraînements que l'on a pour une maîtresse capricieuse et volage.

Il veut admirer César et ne peut qu'aimer Pompée.

Voyez au contraire César, quels sont ses clients ? un tas de coquins : un Antoine^e pillard ivrogne, débauché; Curion, un banqueroutier; Cœhus, un fou; Dolabella, l'homme qui veut abolir les dettes, le gendre de Cicéron, qui a fait mourir sa femme de chagrin. Des créatures, pas d'amis. Antoine et Dolabella complèteront contre lui; il n'osera plus passer sans escorte devant

EN ROBE DE GHAIVIBBE 85

la maison de celui-ci : lisez les lettres d'Àt« ticus. Puis, tout cela crie, tout cela le désapprouve, tout cela le honnit; la clémence de Gatton fatigue tous ces aventuriers : un peu de sang versé ferait si bien!

César sait qu'il n'y a de bon dans son parti que lui-même.

César, après avoir été démagogue, révolutionnaire, libertin, prodigue, César se fait censeur, réformateur des mœurs, conservateur, économe.

Aussi, de qui s'entoure-t-il? de pompéiens. Après les avoir vaincus, il leur a pardonné ; après leur avoir pardonné, il les honore : il nomme Cassius son lieutenant-

nant; il fait Brutus gouverneur de la Cisalpine; il fait Sulpicius préfet de Tacheïe. Tous les exilés rentrent les uns après les autres et reprennent les positions qu'ils

avaient avant la guerre civile. S'il existe quelques difficultés pour le retour d'un proscrit, Cicéron accourt et les applanit.

Aussi, le sénat élève un temple dans lequel César et la déesse se donnent la main.

Aussi, le sénat lui donne le siège d'or, la couronne d'or, une statue près des rois, entre Tarquin le Superbe et l'ancien Brutus, une tombe dans le Pomœium, ce que personne n'a obtenu avant lui. Lui savait bien que tous ces honneurs étaient plus

EN ROBE DJD GLIAIMBUË 87

meurtriers que conservateurs; mais qui osera tuer César, quand le monde entier a intérêt à ce que César vive ?

« Quelques-uns, dit Suétone, ont soupçonné que César désirait d'en finir avec la vie. C'est G6 qui expliquerait son indifférence sur sa mauvaise santé et sur les pressentiments de ses amis. « U aurait envoyé sa garde espagnole. Il aimait mieux mourir que de craindre toujours, Rome disait ; Il était plus intéressé à «a vie que

On le prévient qu'Antoine et Dolabella conspirent.

Il secoue la tête.

*— Ce ne sont point ces figures pleines et enluminées qui sont à craindre, dit-il; ce sont ces visages maigres et baves.

Et il montrait Cassius et Brutus.

Et enfin , comme on se rangeait de son avis et qu'on lui dénonçait Brutus comme organisant un complot :

— Oh! dit César en tâtant ses bras amaigris, Brutus donnera bien le temps à ce pauvre corps de se dissoudre de lui-même I

CHAPITRE CINQUIEME

J'ai sous les yeux une vieille traduction d'Âppien; elle date de 1560; elle est de monseigneur Claude de Seyssel, premièrement évesque de Marseille, et depuis arche-

vBsque deThurin, comme on écrivaitalors,

Je lis les premières lignes du chapitre XYI ; elles sont ainsi conçues :

« Après que César, ayant achevé les guerres civiles, fût retourné àRome, iljse montra moult fier et épouvantable à tout le peuple, plus que tous ceux qui avaient été devant lui, pour raison de quoi on lui fit tous les honneurs humains et divins. »

Quel enseignement il y a dans ces quatre lignes, et comme la pensée de Fauteur est

Clairement exprimée dans son naïf langage :

a Comme César s'était montré plus fier et épouvantable au peuple qu'aucun de ceux qui avaient paru avant lui, on lui rendit tous les honneurs divins et humains. i>

Seulement, est-ce bien véritablement par crainte que tous ces honneurs étaient accordés à César? — Par le sénat, oui. — Par le peuple, non.

César relevant Corinthe, Capoue et Carthage, — ces villes éplorées lui étaient apparues en songe, — César envoyant des colonies au nord-est, à Test et au sud, César décentralisait Rome et la répandait sur l'univers, en même temps qu'il appelait l'univers dans Rome.

94 lis ailÀND5 HÛAIMB6

Car ce n'était pas à Rome ^Qulemeot, ce n'était pas à Tltaile seulement que pensait ce génie immense, qui, tout étonné d&voir le monde en paix, ne ^aYait plus que faire de son génie.

En même temps qu'il projetait au milieu du Champs-Mars, un temple; m pied de la roche Tarpéienne, un amphithéâtre sur le mont Palatin, une bibliothèque décorée à renfermer tous les trésors de la science humaine, et nommait son bibliothécaire Tére-
rentius Varon, l'homme le plus savant de son époque: il voulait, reprenant ces travaux tant de fois entrepris et tant de fois abandonnés, couper l'isthme deCorinthe et l'isthme de Suez, pour joindre l'une à l'autre, non-seulement les

deux Mers de Grèce, mais encore la Méditerranée et l'Océan des Indes.

Ânienus était chargé de cette entreprise.

En outre, ce môme Anienus devait creuser un canal qui irait de Rome au promontoire de Gêrce, et qui devait, condui-* sant le Tibre dans la mer de Terracine, ouvrir au commerce une route, plus vive et plus commode, jusqu'à la capitale de l'empire.

Puis, ce canal creusé, il nettoyait la rade d'Ostie, élevait sur ses bords de fortes di-

96 LES GRANDS HOMMES

gues, enlevait les rochers qui la rendaient dangereuse, y construisait un port et des arsenaux, desséchait les Marais Pontins et changeait les terres qu'ils détrempaient en campagnes fertiles, qui fourniraient du

blé à Rome, laquelle cesserait dès-lors d'être tributaire de la Sicile et de l'Egypte.

Pour peupler les nouvelles colonies, quatre-vingt mille citoyens furent transportés au-delà de la mer, et, pour que la ville ne se dépeuplât point, César défendit par une loi qu'aucun citoyen au-dessus de vingt ans ou au-dessous de quarante fût absent de l'Italie pendant trois ans de suite, à moins que son devoir et son serment ne l'y retinssent.

Puis il accorda le droit de bourgeoisie à

ceux qui professaient la médecine à Rome et enseignaient les arts libéraux. Il voulait fixer les intelligences supérieures dans la Ville et y attirer celles des villes étrangères. Il établit pour les crimes des peines plus sévères que celles qui avaient été portées

jusque-là. Les riches pouvaient commettre impunément des meurtres; ils en étaient quittes pour s'exiler sans rien perdre de leurs biens.

Mais César n'entendit point que désormais les choses se passassent ainsi. Il voulut qu'en cas de parricide, le patrimoine entier fût confisqué, et la moitié pour les autres peuples. Il chassa du Sénat les concussionnaires, lui qui avait fait suer tant de millions à la Gaule et à l'Espagne.

vu 7

Il déclara nul le mariage d'un aocien pré« teur qui avait épousé une femme deux jours après qu'elle avait été séparée de son mari, lui qu'on appelait le mari de toutes les femmes, et vice versa. U mit des impôts sur les marchandises étrangères^ défendit l'usage des litières, de la pourpre et des perles, lui qui avait donné à Servilie une perle de onze cent mille francs.

Enfin, chose curieuse, inouïe, incroyable, il s'occupait des moindres détails, à ce point, qu'il avait des espions dans les marchés, et que ces espions saisissaient les denrées défendues et les apportaient chez lui. 11 faisait même suivre les acheteurs par des gardes déguisés, qui allaient enlever les viandes jusque dans les maisons.

EN ROBB DE CQAlMBRS 99

Puis il avait un autre projet encore, le.

même qui faisait rêver Bonaparte, quand Banaparte disait : « Notre Occident n'est qu'une taupinière ; dans l'Orient seul on peut travailler en grand. • Il voulait pénétrer dans cette mystérieuse Asie, où s'était enfoncé Alexandre, et aux portes de la-

quelle était tombé Crassus. Il voulait dompter les Parthes, traverser l'Hyrcanie le long de la mer Caspienne et du mont Caucase, se jeter dans la Scythie, soumettre tous les pays voisins de la Germanie et la Germanie même,- enfin, revenir en Italie, par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, qui eût renfermé ainsi dans son enceinte la Méditerranée, la mer Caspienne, la mer Noire, et qui, touchant à l'occident à l'Atlantique, au sud au grand dé-

100 TES GRANDS HOMMES

sert, à l'est à l'Océan Indien, au nord à la Baltique ; réunissant entre ses bras, à son centre toute nation policée, à sa circonférence toute nation barbare, méritait alors véritablement le titre d'empire universel.

Puis, j'assemblai toutes les lois romaines dans un seul code, il les imposait, en même temps que la langue latine, à toutes les nations.

L'homme qui substituait de pareils projets à la politique irrésolue de Pompée, au stoïcisme légal et étroit de Caton, à la faconde bavarde et stérile de Cicéron, méritait certes bien d'être nommé père de la patrie, consul pour dix ans, dictateur à vie.

KN UOULI; DK CLIMBLU*: iOL

Au reste Plutarque rend parfaitement compte de cette fièvre de César*

« César, dit-il, se sentait né pour les grandes entreprises, et loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspiraient, au contraire, de plus vastes projets, et flétrissaient, pour ainsi dire, à ses yeux,

la gloire qu'il avait acquise. Ils allumaient en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était ^ qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu en avoir à l'égard d'un étranger, qu'une rivalité, enfin, de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait dans l'avenir. »

Mais ce qui surtout fait, à nos yeux, de

102 LKS GRANDS HOMMES

César un homme supérieur c'est que, suivant la marche contraire à celle qu'avaient suivis ses devanciers, Sylla et Marius, il comprit qu'on n'étouffe pas les partis dans le sang et qu'en laissant vivre ce qui avait survécu de républicains à la défaite de Pompée, il tuait la République.

Maintenant que fût-il résulté du monde si César, vivant dix ans de plus, eût eu le temps d'exécuter tous ses projets?

Mais on entrerait dans Tan 44 avant J.-G.

César ne devait pft voir le 16 mars de cette année.

Depuis son retour d'Espagne, nous fa-

in robe de chambre 103

vons déjà dit, il y avait dans cette âme clémente et miséricordieuse, une profonde tristesse. L'assassinat de Pompée dont il avait relevé les statues ; le suicide de Caton, qu'il essayait de rallier après sa mort^ semblaient deux ennemis acharnés à sa poursuite.'

Il avait eu deux torts en acceptant le triomphe : d'abord de triompher après une guerre civile; puis, tort plus grave encore-

peul-être, de faire triompher ses lieutenants à sa place.

La Bruyère a dit : Quand on veut changer WM républiques c'est âsoins les choses que le temps que Ton considère. Vous

104 LES GILANDS UOMMÆS

pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses lois, ses privilèges.

Demain, ne songez pas même à réformer ses enseignes.

Par malheur, César n'avait pas lu La Bruyère.

Il y a des deniers de liberté auxquels les peuples tiennent souvent plus qu'à la liberté elle-même. Auguste le savait, lui, qui, toute sa vie, refusa le titre de roi.

Cromwell le savait aussi, lui qui ne voulut jamais être que Protecteur*

Maintenant, César ambitionna-t-il réellement le litre de roi? Lui qui avait toutes les couronnes, ambitionna-t-il sérieuse-

ment cette demi-aune de ruban qu'on appelle la bandelette royale ?

Nous n'en croyons rien.

A notre avis, ce n'est point César qui voulut être roi.

C'étaient ses amis qui voulaient qu'il le fût.

Ou bien fut-ce parce que le titre était

io6 ISS on. HOMMES £N ROBE DE CHAMBRE

odieux et plein de danger, que César le voulut avoir ?

. Le fait est que, vers le commencement de l'année 708 de Rome, le bruit se répandit que César voulait être roi. ^

CHAPITRE SIXIÈME

César voulait donc être roi.

Au reste, il est curieux de lire ces quelques lignes dans Suétone :

Cependant on lui reproche des actions et des paroles qui ne sont rien autre

110 LES ONDES HOMMES

chose qu'un abus de pouvoir et qui peu vent justifier sa mort.

»

Voyons donc ces actions et ces paroles qui peuvent justifier la mort de César sous la plume de ce narrateur indifférent, de cet homme sans passion qu'on appelle Suétone, et qui, après avoir perdu sa place de secrétaire de l'empereur Adrien pour s'être permis des libertés peu respectueuses avec l'impératrice Sabine, se mit à écrire sans s'étonner, ni s'indigner jamais, *ad narrandum*, non *ad probandum*, l'histoire des douze Césars.

Ce qu'avait fait le divin Julius, comme on l'appelait, je vais vous le dire :

SN ROBERT DE CHAMBRE If.i

« Non content d'accepter des honneurs excessifs, comme le consulat prolongé, la dictature perpétuelle, les fonctions de censeur, les noms d'empereur et de père de la patrie, non content de permettre que sa statue fût élevée parmi celles des rois et d'occuper une chaise d'or dans le sénat et dans son tribunal; sa statue fut portée dans le Cirque avec la même pompe que celles des dieux; il eut des temples, des autels, des prêtres ; il donna son nom à un mois de l'année : juillet ; il se joua également des dignités qu'il prodiguait et de celles qu'il recevait. »

Tout cela valait-il la mort?

LES «BANDS HOMMES

Il est vrai qu'il avait fait encore autre chose.

Un tribun avait refusé de se lever sur son passage.

— Tribun, avait-il dit, viens-tu me redemander la république ?...

Et comme (le tribun se nommait Pontius Aquila, il prend, chaque fois qu'il donne un ordre, l'habitude de dire :

— Si toutefois Pontius Aquila le permet.

Un jour qu'il revenait d'Aïbe, des amis

LE NOMBRE DES CUMBULI;

par trop pressés vinrent du*devant de lui et lui donnèrent le titre de roi.

Mais César, voyant le trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'être offensé et dit :

— Je ne m'appelle pas roi, mais César.

Et Toi) remarqua que César poursuivait son chemin d'un air mécontent.

Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les sénateurs se rendirent sur la place pour lui taire part du décret.

vu 8

m LBS GRANDS ItOMMËS

MâiË lui^ leur dotifiant a^dienc» conime à de simples particuliers^ leur répondit^ sans se lever, qu'il fallait diminuer ces honneurs plutôt que de les augmenter.

Maintenant, pourquoi rie se ieva-t-U point dans le sénat ?

Plutarque dit que ce fut l'Espagnol Balbu& qui le retint assis en disant :

— Oublies-tu que tu es César?

Dion Cassius donne une raisoA qui bous paraît meilleure r

U dit que celui qu'on venait de faire

EN JM9M D8 CffiUOWK fl?.\$

Dieu airaitia gotique >6t eraigoait^ «n sê le-* vant, de donner une preuve flagrante d'humanité.

' Lui;César, allègue la crainte d'une attaque d'épilepsie.

Un autre jour enfin, le jour des Lupercales, fête qui avait été autrefois une fête de bergers, le jour des Lupercales, où les jeunes gens des premières maisons de Rome et la plupart des magistrats couraient nus par la ville, armés de bandes de cuir, dont ils frappaient, en cette occasion, tous ceux qu'ils rencontraient, César, assis sur un siège d'or, assistait à cette fête.

116 LES GRANDS HOMMES

Ce siège d'or revient bien souvent.

C'est que les sièges d'or étaient réservés pour les cérémonies religieuses^

César, assis sur un siège d'or, assistait donc à cette fête, quand Antoine qui, en sa qualité de consul, figurait dans la course sacrée, se haussant dans les bras de ses amis, lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier.

— Quelques hommes, apostés à cet effet, j'en tirent des inains.

EN KOBE DE CHAMBRJS 117

Mais César repoussa le diadème et tout le monde applaudit.

Alors Antoine lui présenta une seconde fois le diadème et les mêmes maigres applaudissements se firent entendre de nouveau.

Une seconde fois César repoussa le diadème et cette fois les applaudissements éclatèrent plus universels encore.

Alors César se leva.

— Portez ce diadème au Capitole, dit-il

ils us GRANDS HOMMES

Quelques jours après, les partisans de César, n'ayant pu le couronner lui-même, couronnèrent ses statues.

Mais dtoux tribuns du peuple^ Fiaviuael Maroellus, arrachèrent de leurs maiie ces diadèmes, et, ayant rencontré ceux ^eî avaient salué César roi, à son retour d'Âlbe, les firent arrêter et conduire en prison.

Le peuple suivait ces magistrats en bftlh tant des mains et eu les appelant des Brutus, en souvenir de Tancien Brutus, qui avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré au peuple le pouvoir des rois I

On rapporta ces propos du peuple à César.

£N HOME P£ CUIMBIUB 1 19

r^ Des BrutuS) répéta-t*il, ils veulent ()îrç dos brme\$ et p^fi autre chose.

Quant aai deux tribuns, il les cassa.

Mai\$ cela ne décourage pas les amis.

Ils découvrent dans les livres sibyllins qu'un roi seul peut vaincre les Parthes.

Donc y si César entreprrad la guerre parthique, il faut qu'il soit roi, ou il risque d'y laisser sa tête^ comme Crassus.

^^ fe\$^ cb^ la dictature k vi» à la royauté, il i>*y a qu'u» pas.

120 LES GLUNDS UOMMES

Quant à Rome, à peine s'apercevat-elle de la différence. Tout ne prend-il point la forme des royautés d'Orient ; César n'est-il

pas Dieu comme les rois d'Asie? n'a-t-il point son prêtre Antoine? Antoine qui marche près de la litière impériale, la tête avancée dans la portière et demandant humblement les ordres du maître.

Croyez-vous que ce soit le peuple que tout cela révolte?

Non, c'est l'aristocratie.

Croyez-vous que ce soit pour tous ces méfaits que César a été tué ?

UN.ROBE DE CHAMBRE i^l

Non, à noire avis, cent fois non.

Pourquoi il a été tué?

Je crois que je vais vous le dire.

Gassius, l'envieux Gassius, en voulait à César pour avoir donné à Brutus une préture plus honorable que la sienne, et parce que, pendant la guerre civile, César lui avait, en passant à Mégare, pris des lions qu'il y nourrissait.

Les lions, — tuer ou prendre les lions d'un homme, c'était lui faire une mortelle injure.

112 LBS GRANDS HOMMES

Les trois seuls hommes auxquels César ne pardonna pas, lui qui pardonna à tout le monde, ce fut au jeune Lucius' César et à deux autres pompéiens, qui avaient égorgé ses affranchis, ses esclaves et ses lions.

CJhe;} nous, tout n^arquis vQulait avoir ses pages; à Rome, tout patricien voulait avoir ces lions*

*^ Hélas] dit Juvenàl, un poète insfice moins pourtant.

€aseéti& aHft tr^tuv/^r iBrutus.

Il avait besoin d'un honnête lietume

EN ROBl DB GHAMBKK 125

pour proposer la terrible action qa'il âièditait.

grand Shakespeare, comme tu as compris celé, toi, mieux que tous nos pauvres professeurs d'histoire romaine !

Relisez dans le grand poète anglais cette scène entre Cassius et Brutus.

Si Brutus voulait attendre tranquillement la mort de César, Brutus était son Btïccess^ttr nattirel.

Peut-être eût-il attendu, pcul-^e eût-il

rendu la liberté à Rome sans les instances de Cassius.

Mais Brutus ne haïssait que la tyrannie, tandis que Cassius haïssait le tyran.

Au reste, un seul trait indiquera ce qu'était Cassius.

Étant enfant, Cassius allait à la même école que Faustns, fils de Sylla.

Un jour, Faustus se mit, parmi ses jeunes camarades, à exalter son père, et à applaudir à cette puissance absolue dont il avait joui.

Gassius) qui l'eûtendait de sa place» se ' leva, alla à lui, et lui donna un soufflet.

L'enfant [[revint se plaindre à ses parents.

Ceux-ci voulurent poursuivre Cassius en justice.

Mais Pompée intervint, et fit venir les enfants chez lui pour les interroger.

— Voyons, dit Pompée, racontez-moi comment la chose s'est passée ?

— Allons, Faustus, ^ dit Cassius, répète

devant Pompée^^ » ta Toses^ Iw méiiœs propos qui t'ont valu un premier sou^eC^ pour que je t'en applique un second.

Brutus était une grande âme, mais im esprit étroit. Il était de l'école stoïque et grand admirateur de Caton, dont il avait épousé la fille. Il y avait chez lui un étrange besoin d'efforts douloureux et de sacrifices cruels; il haïssait Pompée, qui avait èn^utaiement et Ginielleft^nt tué son père, et nous l'^wns vu^tefr rejo*nâte«e Pbm^ en Grèce et combattre sous lui à Pharsale.

César, qui le croyait son fils, Taimait et il aimait César, et cependant il avait combtttttti eiontré JCéMir.

ÏNROBï DÉ CHilMBftfe 127

Notrs ûTonè vu atec quelle inquiétude il l'avait fait chercher après la bataille de Pharsale

De retour à Rome, il lui avait confié la province la plus importante de Tempire, la Gaule cisalpine. -

Brutus avait un remords, il ne pouvait haïr César.

Cassius avait essayé de tout mener sans Brutus ; il n'avait pu y réussir.

Il avait visilé Tunaprès Tautreses amis, à chacun~il avait exposé son plan de conjuration contre Gésar, et chacun avait répondu :

I^ÎS LES Gll. HOMMES KN ROBV Dfi CHAMBRE

— J*eû suis, si Brutus consent à être notre chef.

^ Comme nous Tavons dit, Cassius alla donc trouver Brutus.

CHAPITRE SEPTième

vu 9

VU

Cassius et Brutus étaient brouillés.

Cassius et Bruttis avaient, nous Tavons dit encore, sollicité la même charge, et comme chacun faisait valoir ses droits :

152 LES GHANBS HOMMES

— Cassius a raison, avait dit César, mais cependant je nomme Brutus.

C'était Cassius qui s'était écarté, c'était Cassius qui revenait.

Brutus lui tendit la main.

— Brutus, demanda Cassius après les premiers compliments échangés, n'as-tu pas l'intention de te rendre au sénat le jour des Calendes de mars ? J'ai entendu dire que ce jour-là les amis de César doivent demander pour lui la royauté.

Brutus secoua la tête.

£N ROBE DE GUAAIBRK 155

— Non, dit-il, je n'irai point.

— Mais cependant si nous y sommes appelés ? demanda Cassius.

— Alors, dit Brutus, mon devoir sera de m'y rendre.

— Et si Ton attaque la liberté ?<

— Je jure de mourir avant de la voir expirer.

Cassius haussa les épaules.

'^ fit «Ittel m ié Romain, dll^ili qdi

154 LES «RANDS HOMMES

voudrait consentir à ta mort. Ignorez-lu donc qui tu es et ce que tu vaux, Brutus ?

Brutus fronça le sourcil.

- N'as-tu pas ?lu, continua Cassiijjs, ces écrileaux que Ton a trouvés au pied de la statue de l'ancien Brutus?

— Si fait, il y en avait deux, n'esir-ce pas?

— L'un disait : Plut aui; dieux que tu fusses encore vivant, Brutus 1 et Tautre :

Pourquoi as-tu cessé de vivre?

— Et moi-même, ajouta Brutus, j'ai

EN ROBE Dli CHAMRBE 155

trouvé un billet sur mon tribunal avec ces trois mots : Tu dors, Brutus ! puis un autre eĩMeore *siir lequel était écrit : Non, tu n'es pas \érj||iblement Brutusl

^ Eh biep^ <iôman4a Oiussius, croijsr-tu quç jçe soient des tisserands et des c^ba- TB{ioc§ mî écriveni (Je pareils billets ?

Non, c'est tout le patriciat, c'est toute la npble^sç d^ Home. Ce que Ton attend des autres préteurs, ce sont des distribution^^ d'argent, des spectacles, des combats de glodiateiirs ; vi^m ce que l'on attep d de lioi, o'^st h pflieineût {e |a dette héi^di-taire,et cette dette ce'st la délivrance de la patrie. Ils sont ^prêts à tout souffrir pour toi, 6i tu Veux te montrer (^u'ils pensant que tu dois être.

C'est bien, dit Brutus, je réfléchirai.

Et Cassius et Brutus s'étaient séparés^ chacun alla trouver ses amis.

On se rappelle Quintus Ugarîus qui avait suivi le parti de Pompée et pour lequel Cicéroh avait plaidé devant César.

Ligarius avait été absous par le dictateur.

Mais peut-être à cause de la clémence de César, était-il devenu son plus mortel ennemi.

Au reste, ^ Ligarius était itêê attaché à Brutus.

Brutus alla le voir et le trouva malade dans son lit.

Brutus quittait Cassius tout échauffé encore de sa coinversation avec lui.

— Ah! Ligarius, lui dit-il, en quel temps es-tu malade?

Alors, se soulevant et s'appuyant sur le coude :

— Brutus, dit-il en lui serrant la main, si tu formes quelque entreprise digne de toi, ne sois pas inquiet, je me porte bieu.

Àiorà Brutus s'aseit M pied aé éoil lit,

138 LJSS GIUNDS HOMMES

et tous deux arrêterent les bases de la conspiration.

Il fut convenu qu'on n'en dirait rien à Cicéron, Cicéron étant vieux, et joignant à son peu d'audace naturelle la circonspection des vieillards.

Ligarius, à défaut de Cicéron, offrit à Brutus de s'agréer le philosophe épicurien Statilius, et ce même Favonius, qu'on appelait le singe de Caton.

Jilpis Prêtas, secouant la tête ;

H- Non, difc^il, ua jour que ja m'entre-

tenais avec etix, j'ai hasardé là-dessus un vague propos. Mais Favonius m'a répondu qu'une guerre civile était, à ses yeux, plus

funeste que la plus injuste des oionarchies, et Statylius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait point au danger pour des méchants et de» fous* Labéon était là et pourra te rendre témoignage de leur réponse.

— Et qu'a dit Labéon? demanda Ligarius.

— Labéon fut de mon avis, et les réfuta tous les deux.

— Alors Labéon ne refuserait pas d'être dM nôtres 7

U2 IBS ORANM HOMME»

-- Oui, répondit Brutus.

— Alors, j'en suis et de grand cœur.

La conjuration fit rapidement de grâads

progrès.

Bruttis^ qui voyait lôs plus llustfes personnages de Rome s'attachei^ & Sa fbftune — n'oublions jamais que la conspiration de Brutus est tout ari\$toclratiqu« '— Brutus, qui envisageait la grandeur du péril auquel il s'exposait et •dans lequel il entraînait ses complices, s'attachait à être parfaitement maître de lui-même et à m laisser rien transparaître (Ju complot dans

SN ROBE M CHAMBRI 444

Âlbinus. n venait s'informer de la santé de Ligarius.

On lui parla de la conjuration.

Âlbinus réfléchit, resta muet et sortit sans répondre un mot.

Les deux amis crurent qu'ils avaient fait une imprudence.

Mais le lendemain Albinus alla trouver Brutus.

— Es-tu le chef de la conjuration dont tu m'as 'parlé hier chez Ligarius? demanda-t-il.

144 MSS GRANDS HOMMEST

C'était, nous l'avons déjà dit, la fille de Caton. Elle avait été mariée à quinze ans à ce Bibulus que nous avons vu jouer un rôle au Forum dans les troubles excités par César, et qui était mort commandant la flotte de Pompée.

Alors sa femme, encore jeune, veuve avec un fils, avait épousé Brutus.

Cet enfant a laissé un livre qui existait du temps de Plutarque, mais qui est perdu aujourd'hui, et que l'on appelait

Mémoires de Brutus.

Or, Porcia, fille de Calpurnius et adorant son mari Brutus, était une femme philo-

EN ROBJE DK CHAMBRE 145

sophe, ce que la fiible appelle une femme forte.

Elle ne voulut rien demander à Brutus de son secret avant d'avoir fait sur elle-même répreuve de son courage.

Elle prit un couteau à couper les ongles, espèce de canif à lame droite, et se renfonça dans la cuisse.

La blessure ayant ouvert une veine, Porcia, . non-seulement perdit beaucoup de sang, mais fut prise de douleurs très vives accompagnées d'une fièvre violente.

Erutns, qui, de son côté, adorait Porciei, ni 10

446 LES ait4Nns iraMME»

cl qui Ignorait la cansede cette tnâispch sition, était dans la plus vive inquiétadô^

Mais elle, souriant, ordonna à tout le monde de la laisser seule avec son mari, et quand elle fut seule, elle lui montra la blessure.

*- Qiï'est-oe que oria ? s'éorfft ftn!fti% encore plus effrayé qu'auparaveait.

— Brutus, dit Porcia, je suis fille de Caton et femme de Brutus, je suis entrée dans la maison de mon époux non pour être sa. compagne au lit et ^ la table comme une concubine, mais pour partager afac- kif leS' bi m» et 19» iUiooL. Ttt ne

m'as donné^ depuis Qotre piaria^, aucuq sujet de crainte, mais moi, quelle preuvi^ t'ai-je donnée de ma reconnaissance et de

m-rifit dftnpw, si M4 m^ ^m iqpap^bte 4§

g»r4ar m se(?«!t.? h wis qu'an >*eQt)ft

fomoM pour ua dtr» faible ; spis* «bar

1^, g«#s YWïï»Wf P<attW«rt ^§ver ^iïffi?f mir^âme... Mais,.9omnif «j§ tavAie 4il

toutes ces choses sans t'en donner la preuve, tu eusses pu douter, j'ai fait ce que tu vois, doute maintenant I

— dieux I dit Brutus en levant les mains au ciel, tout ce que je vous demande, c'est de m'accorder un succès si

complet dans mon entreprise, que la pos-

LBS aR. HOMMES RN RORR BI CSAMIRB

térité me juge digne d'avoir été répoui de Porcia.

Et aussitôt, lui faisant donner tous les secours qu'exigeait son état, il rentra dans une telle sérénité, que, malgré les avertissements que les dieux donnèrent par des prédictions, par des prodiges et par les signes des victimes, personne ne crut à la réalité du complot.

VII

Quels étaient ces présages, et quelle foi peut-on y ajouter.

U âtyl bifm y rn^mt puisque toud les

152 LES GRANDS HOMMES

historiens, Virgile leur donne la consécration de ses beaux vers.

Nous allons donc feuilleter Suétone et Plutarque.

On se rappelle que César avait relevé Gapoue et repeuplé la Campanie.

Des colons qu'il y avait envoyés, voulant

y élever des maisons, fouillèrent d'anciens

^ tombeaux avec d'autant plus de curiosité

que d' temps en temps ils rencontraient

des monuments antiques.

Or, dans un- endroit où l'on disait que Capys, le 'fondateur de Gapoue, avait été

enterré, ils rencontrèrent une table d'airain avec une inscription grecque, qui signifiait que lorsqu'on découvrirait les cendres de Capys, un descendant d'Iule serait mis à mort par la main de ses proches, et serait vengé par les malheurs de l'Italie.

« On ne peut, dit Suétone, regarder ce fait comme fabuleux.

» C'est Cornélius Balbus, ami intime de César, qui le rapporte.

» Cet avertissement ne fut point caché à César, et comme, à ce propos, justement on lui disait de se défier de Brutus, ce fut alors qu'il lui répondit 2

454 L8I smiNDS fiOMHSS

« — JEb quoi I croyez-vous donc que Brutus soit si pressé qu'il n'ait pas la fin de ce misérable chaire? #

On lui annonça encore et presque «n même temps que les chevaux qu'il avait consacrés, lors du passage du Rubicon, et qu'il avait laissés paître en liberté, s'abstenaient de toute nourriture et peussent abondamment.

Au rapport de Strabon-le-Philosophe on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres.

Le val d'Aoste fit jaillir de 9» une flamme très vive*
il n'y eut (on ne peut)

nf Mit Dfe CIAMIIIIIC 1S5

MÊinit btûléej ttâis t^and la flammé fat éteiQte^ Itt rnnie
tt'eut aueuti mai.

Ce n'est point tout

Daps un sacrifiée que César offrait^ <m ne trouva point de
cœur à h victime^ e^ c'était- le présage le plus effrayant qu« Ton
pût rencontrer, aucun animal ne pouvant vivre sans cet organe
essentiel.

Dans un autre sacrifice, Taugure Spurina l'atwtitiiii^ pour IfS
Ida» é» mars, ilétait menacé |d'un grand danger.

La veille de ces Tdes, des oiseaiit de

156 LES GUANJ>\$ HOMMBS

différentes espèces mireot eo morceaux un roitelet qui s'était
perché sur la saUe du sénat avec un rameau de laurier dans le
bec.

Le soir où ce présage s'était manifesté, César soupait chez Lé-
pide où, suivant sa coutume, on lui apporta ses lettres à signer.

Pendant qu'il signalait, les convives proposèrent cette question :

— Quelle mort est la meilleure?

— La moins attendue, dit César en si-

Après le souper, il rentra dans son palais, et se coucha près de
Calpurnie.

Tout à coup, et pendant la première phase de son sommeil, les
portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Réveillé par le bruit et par la clarté de la lune qui se répandait dans sa chambre, il entendit Calpurnie qui dormait, elle, d'un profond sommeil, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés.

Il la réveilla et lui demanda ce qu'elle avait pour gémir ainsi.

— Oh I cher époux, dit-elle, je rêvais

quei j« (o twiaâ, paraé d^oonpi, (dn^ Éies bras.

l^ I^QOiai» jmlip, «n vint lui aooân-

tes dif]^r@B(» t^fde^ M h^9, égdffgt cent victimes pendant la nuit, et que pas

César rêsla un instant -petisit, pttis, sô levant: •

— Bon, dit-il, il n'arrirera Jéunafis h f^ sar que ce qui doit lui arriver.

On était arrivé au 15 mars, jour que les Ilo(pains apjpejQlent le§ Ides. .

m noBB ne <!H ambre 159

Le sénats par eitraordÎDaire, était convoqué seqa un des pop-tiquas eavironnant

le théâtre. Sous ce portique^ garni de sié-r ges pour la circonstance, était la statue quç Rqmq avait éjévée à Pompée apfès que celui-ci avait embelli le quartier e» y faisant construire le théâtre et ses portiques.

Le lieu semblait à la fois choisi pw lit Vengeance et par la Fatalité.

L'heure arrivée, Brutus, sans confier son dessein à d'autres qu'à Poreia, Brutus sortit de chez lui un poignard caché sous sa toge et se rendit au sénat.

Les autres conjurés étaient rassemblés obœ GasBîus.

Us délibéraient si Ton ne devait pas se défaire d'Antoine en même temps que dd César.

D'abord il avait été question de faire entrer Antoine dans la conjuration.

La plupart avaient été d'avis qu'on le devait admettre.

Mais Trébonius s'y opposa, disant que, lorsqu'on était allé au-devant de César, à son retour d'Espagne, il avait, lui Trébonius, constamment voyagé et logé avec Antoine, et qu'alors il lui avait fait une légère ouverture sur un projet pareil à celui qui allait être mis à exécution, mais

Blf ROBE DE CHAIKBIIB i6l

que^ quoique Antoine eût parfaitement compris^ il avait gardé le silence.

U est Trai que, d'un autre côté, il n'avait rien dit à César.

Sur cette révélation de Trébonius, on avait laissé Antoine en dehors.

Mais, le moment venu, il n'était plus seulement question de laisser Antoine en dehors, mais plusieurs pensaient qu'il était prudent de le frapper en même temps que César.

Brutus arriva sur ces entrefaites, et son avis lui fut demandé,

102 ĪMi «AANDS HOMMES.

Maifi lui refusa sa voix à ce nouveau meurtre, disant qu'il le regar4ait comme, inutile, et qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lors, devait être pure de toute injustice.

GependanJ^ comme q^ ^que&^uD^.ortiW gnaient la vigueur extraordinaire d'Antoine, il fut convenu que l'on attacherait à sa personne quelques-uns des conjurés, afin qu'ils le retinssent hors du sénat, tandis que le meurtre s'accomplirait à l'intérieur. '

Ce point f é«ol«i, oa sortit de la maiiioQ

deCassius. ;; /

pB^ nerteffadë €aslmb) qui alteit ptmdrela.tobe Tirilei. ' i

bes'to^ur^^ riiçcoq[()Qaj;i)èf opL ea effet jusqu'il FoFusti et 4^ là^ eetra^rt «eus l9i portique de Pompée, ils y attendirent César.

Là, quelqu'un qui eût eu connaissance du complot eût pu admirer l'impassibilité des conjurés à l'approche du péril.

• . 'I • • • Plusieurs étaient préteurs, et, en celte

qualité, rendaient la justice. Or, comme s'ils eussent eu l'esprit parfaitement libre, Us évottltteatles'dtfMrctads ^ui ItUt? étaient

104 LKS GRiNDS BQMMES

soumis et portairat des jugem^ts aussi exacts et aussi parfaitement motivés que si rien d'extraordinaire ne menaçait.

Un des accusés, condamné par Brutus à payer l'amende, en appela à César.

Alors Brutus, avec son calme ordinaire, promena les yeux sur l'assistance en disant :

-> César ne m'a jamais empêché et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois.

Cependant la situation non-seulement

était grave, mais à chaque instant écoulé, sans amener César,

s'assombrissait encore.

Pourquoi César ne tenait-il pas? qui le retenait? Les présages
avaient-ils arrêté?

Écoutait-il la voix de ce devin, de ce Spurina qui lui avait dit de craindre les Ides de mars?

* Puis, comme qui redoublait l'inquiétude, Popilius Læna, un des sénateurs, après avoir, plus affectueusement qu'à l'ordinaire,

salué Cassius et Brutus, leur avait dit tout bas :

— Je prie les dieux d'accorder un heureux succès à
(^e^sein que vous méditez ;

Il y avait un homme d'État, un homme d'État

pois je souffrais d'en hâter l'issue, mais l'issue
n'est plus si aisée.

Pour comble d'angoisse, en ce moment, un des esclaves de Brutus accourut, lui

En effet, Porcia, pleine d'inquiétude sur l'issue* de révé-
méiif et succombant à sa terreur, Porcia ne pouvait demeurer en
place.

Elle sortait; elle rentrait, elle tatewô-

EU ROBE DE CHAMBRE i69

geait les voisins pour savoir s'ils n'avaient rien entendu dite de
nouveau, elle arré« tait le, p«.«B.s pour leordéB.nd.,.-U, savaient
ce que faisait Btnitus.

Elle envoyait au Fbi^um messages sur messages pour avoir
des nouvdles.

Enfin, comme on lui dit que sans doute César avait été préve-
nu, puisqu'il n'était pas encore sorti, quoiqull fAt onze heures du
matin, elle tomba en ééMlanee, chatigea de couleur et perdit tout
sentiment.

pBiti feïsàfies, là- voyant dans èel état, fio«i«Hreât akfns des
cris dé dêfresse et «p^lèi^fit ii^aide.

io8 LES GOXNDS HOMMES

Aces cris, les voisins accoururent, et, comme elle était pèle,
immobile et froide^, en un instant le bruit se rép^indit paf toute
la ville qu'elle était morte;

;. Mais elle, ; ayant repris ses senç, grâce aux soins quelui pro-
diguaiient ses femmes,

ordonna que l'on démentît le bruit de cette mort.

Ce bruit, ^ on: vient 4ç le voir, avait déjà atteint le Forum, et
était, parvenu jusqu'à Brutus. ,,

„ Brutes, n'avait-il pas aperçu que le stolque avait un caractère ; de mettre en pratique ses principes : Que le malheur pefsi

doit être compté pour rien devant l'intérêt public.

Il demeura donc au sénat, impassible, et attendant César.

Sur ces entrefaites, arriva Antoine, qui venait de la part de César, annoncer que César ne soierait point, et prier le sénat de remettre la séance à un autre jour.

CHAPITRE NEUVIÈME

A cette nouvelle, les conjurés craignant que, si César ne tenait pas rassemblée ce jour, le complot fut découvert, décidèrent qu'un d'eux allait chercher César

174 LES GUARDS HOMMES

chez lui et ferait tous ses efforts pour ramener.

Mais qui irait ?

Le choix tomba sur Décimus Brutus surnommé Albinus.

La trahison de la part de celui-ci était d'autant plus grande, que c'était, après Marcus Brutus, l'homme que César aimait

le mieux : aussi l'avait-il institué son second héritier.

il . »

Il était donc César tenu à l'écart

Dfiéent doimer vtnt certaine e(»n6ÎBta«oe les rafipbrts des dévins, que t^elUi-^, coiâme nbus raVens dit^ était ékdàè à oo point sortir ce journal

Âibinus se moqua des devins et i^aiUâ (îalpurnie.

Puis, le prenant sur un ton plus sérieux, et se tourpant du côté de César :

—♦César, lui dit-il, souviens-toi d'uiie ehose, c'est que les sénateurs ne itont asr^ semblés que sur ta oottvoeatiou ; ils sont disposés à te déclarer roi de toutes les provifices situées hors de l'Italie, et à l'autoriser à porter ce titre m pÂPOOuraot les

il 6 LES GRANDS HOMMES

autres terres et les autres mers. Mainteuaut/si quelqu'un vient dire aux sénateurs^ qui t'attendent sur leurs si^es, de se séparer aujourd'hui et de. se réunir une autre fois, — c'est-à-dire un jour que Calpurnie aura fait de meilleurs rêves, — quels propos crois-tu que tiendront ceux qui t'envient, • et qui voudra écouter tes amis quand ils diront que ce n'est d'un côté la plus entière servitude, et de l'autre la tyrannie la plus absolue. Toutefois, veux-tu absolument considérer ce jour comme malheureux, eh bien, viens au sénat, et déclare-lui de vive voix que tu rein els k séance à un autre jour.

El à ces mots, le prenant par la main, il l'attira vers la porte^

EN ROBE DK GHîJiBM 177

César fit un dernier signe à Galpurnie, et sortit.

Mais, i peine était *ii dans la rue, qu'un esclave fit tout ce qu'il put pour s'approcher de César. César, comme toujours, était en-

touré d'une foule de clients qui sollicitaient des faveurs. L'esclave fut

repoussé, et ne put atteindre] César. Alors il se jeta en courant à Calpurnie.

— Garde-moi, au nom des dieux, jusqu'au retour de César, lui dit-il, j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Ce ne fut pas tout.

vn 12

178 Û8 ait4N«<; fiOMlkl!!»

(Jn rhéteur, nommé ArtéhnAores de Cnides, qui enseignait à Rome les fetlféi grecques, et qui voyait habituellement les principaux conjurés» avait eu avis du complot. Doutant qu'il pût parler d'ussez près à César pour lui révéler la conjuration, il en avait écrit les principaux détails sur un papier qu'il s'efforça de lui remettre. Mais voyant qu'à mesure que César recevait les placets^ il les passait aux officiers qui l'entouraient :

'^ César ^ orib-t-il «ft levant le papier, César I

Puis comme César lui eut fait signe de s'approcher :

EN m>9K OË CHAAIBHE 179

— Cféwbr, dit-il, Us (;e papier seul €* promptement : iicon-tieit des choses, im-* portantes, et qui t'intéressent personnellement.

César le prit, fit un signe de la tête, et essaya en effet de le lire ; mais jamais il ne put en venir à bout, tant il était empêché par la

foule, qui se pressait pour lui parler; si bien qu'il entra dans le sénat, tenant encore ce papier à la main, car c'était le seul qu'il eût gardé.

A quelques pas du sénat. César était desceadu de sa litière ;* mais à peine descendu, il trouva sur son chemin Popilius LœBas« le même qui» une dtmi«heure

180 LBS ORANn!; HOMMES

auparavant, avait souhaité à Brutus et à Gassius un heureux succès.

Popilius Lœnas s'empara de lui.

Gomme il arrivait quand un homme d'importance paraissait avoir quelque chose à dire à César, chacun s'écarta, et Gésar et Lœnas se trouvèrent former le centre d'un cercle assez grand pour que ceux qui le formaient ne pussent rien entendre des paroles échangées entre le sénateur et le dictateur.

Cependant, comme Lœnas paraissait parler à César d'une façon très animée, et que celui-ci écoulait avec une grande

KN ROBE DE CIUMBUE 18 1

attention, les conjurés commençaient à concevoir une inquiétude d'autant plus grande qu'ils n'ignoraient pas que Lœnas ^ avait connaissance du complot, et que ridée qui leur venait naturellement à Tesprit était qu'ils étaient dénoncés par leur collègue; aussi, découragés, commençaient-ils déjà à se regarder les uns les autres, en s'encourageant du regard à ne point attendre qu'on les vînt saisir, . mais à prévenir cet affront en se donnant eux-mêmes la mort ; aussi déjà Gassius et quelques autres portaient-ils la

main aux poignards cachés sous leurs vêtements, lorsque Brutus, qui s'était glissé aux premiers rangs du cercle, reconnu, aux gestes de Loénas, qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive, plutôt

181 LES-6R\NnS HOMMES

que d'une accusation. Néanmoins il ne dit pas un mot aux conjurés, sachant qu'au milieu des conjurés il y avait bon nombre de sénateurs qui n'étaient pas du secret; mais, en souriant à Cassius il le rassura, et presque aussitôt, Lcén^s, ayant baisé la main de César, prit congé de lui, et chacun comprit qu'il n'avait été question entre eux que d'affaires personnelles.

César, alors, monta les degrés du portique et se trouva dans Tenceinte où se tenait rassemblée ce jour-là.

* M marcha droit au siège qui lui était préparé.

En ,ce moment, suiraQt ce qm^tmt eoiv

* EN AOB£ i>£ GHAMBRI: 185

venu, Tréljonius entraînait Aotoine hors de la saÛe^ afia de priver César de soa secours, si quelque lutte s'engageait, et là^ il l'entretint longtemps d'une chose qu'il savait intércsser ^toijie.

Piradaftt ce ti^naps^ quoique de la secte d'Spicure, e'^strè^dire ne croyant pas à une autre vie, Cassius, chose étrange, fixait son regard sur la statue de Pompée, comme s'il l'invoquait po^r }e supcès de l'entreprise.

Alors, s'approcha TuUius Cimber, César n'ayant pas encore eu le temps de s'asseoir.

C'éfej* çjus^ xwftYçnwe.

iHi LES GRANDS HOMMES

TuUius Gmber devait venir demander à César le rappel de son frère, qui était exilé.

TuUius Cimber commença sa harangue.

Aussitôt tous les conjurés se rapprochèrent de César, comme si, portant intérêt au banni, ils désiraient joindre leurs prières à celles du suppliant.

César refusa la demande.

Ce fut une occasion de le presser de plus près, car tous étendaient les mains vers César.

Mais lui, repoussant leurs instances :

— Pourquoi me presser pour cet homme? dit-il, j'ai décidé qu'il ne renta*erait point dans Rome.

Et il s'assit, essayant d'écarter de lui cette foule qui rétouffait

A peine était-il assis que Tullius lui prit la robe de ses deux maïos, et dans le mouvement lui découvrit l'épaule.

C'ôst de la violence, s'écria César.

C'était le signal convenu.

Casca, qui était placé derrière César, tka son poignard et frappa le premieri

181> LES iSMNDS HÇiaVilS ,

Maî^ comme César, impatient» 8Y{iiitfait unniouvqmeot pour
sel\$vgR,la.pwgMr4 glissa sur Tépaulé et.oa ai qu'u«# Ues-^ sure
profonde.

Cependant César sentît le fer.

— À,h\ misérable Casca, s'épria- t-il, que fais-tu?

Et, .^toat. yéi^p 4^ Ç^f» il'aine main, il le frappa de 4'autre
avec le poinçon dont il se servait pour écrire sur^es tablettes.

mèim'^fm

quelques mots en latia^ Casca blessé s'écriait qb^soo i^té^v
grec :

— Mon frère, au secours !

Il se fit alors uo gr&xïà mouvement :

ceux qui n'étaieot pas du complot se rejetèrent en arrière, fris-
sonnant de tout leur corps, n'osant défendre César, ni prendre la
ftiite, ni même proférer une seule parole.

Ce moment d'hésitation fut rapide comme la pensée, car
chaque conjuré tira son épée, environna César, de telle façon que
de quelque côté qu'il se tournte, <â oe ^ et ne^estît que h fer.

188 LES QRANDS liOMMICS

Mais lui, sans lâcher le fer de Casca, se débattait entre toutes
ces mains armées, dont chacune voulait avoir part au meurtre, et
goûter pour ainsi dire à son sang, quand tout à coup, au milieu de

ses meurtriers, il reconnut Brutus, et sentit que celui qu'il appelait son fils lui portait un coup de poignard dans Tatne.

Alors il Iftelia répée de Gasca, et/ sans autre plainte que ces mots : Et toi aussi, mon fils l sans essayer de se défendre davantage, il se couvrit la tête de sa robe, et abandonna son corps aux épées et aux poignards.

El cepebdant il 'restait detiaatv ël ite

assassins frappaient avec une telle rage qu'ils se blessèrent eux-mêmes : si bien que Brutus eut la main ouverte, et que tous les autres furent couverts de sang.

Enfin, soit hasard, soit que les conjurés le poussassent de ce côté, il alla s'abattre, au pied de la statue de Pompée, dont il ensanglanta le piédestal.

« De sorte, dit Plutarque, que Pompée semblait présider au châtimement de son ennemi, étendu à ses pieds et palpitant sous le nombre de ses blessures. »

Car il avait été, dit-on, percé de vingt-trois coups!...

CHAPITRE DIXIÈME

César mort, et étendu au pied de la statue de Pompée, Brutus s'avança au milieu du sénat pour expliquer et glorifier Faction qu'il venait d'accomplir. Mais

les sénateurs, saisis d'effroi, s'écroulèrent.

cupitèrent par toutes les issues, et jetèrent le trouble et Teffroi parmi le peuple en criant, les uns : On assassine César I les autres : César est mort I selon qu'ils étaient sortis quand César était debout encore, ou quand César était tombé.

Alors, ce fut un trouble presque aussi grand dans les rues qu'un instant auparavant dans le sénat : les uns fermaient les portes, les autres, laissant leurs magasins ouverts ou leurs banques désertes, tous se précipitaient vers le portique de Pompé».

Di^ JeMT oôté, Aotoitte et Lépide, les deui ph» graïKis maiB de iGésar, liiyaient, crai^ |

EN HODe DE CHAMBRÉ 195

Qaaot aox conjurés, réunis en troupe, poignarda et apées mis et ensanglantés, il\$ jiertip^irt du sénat et montèrent au Capitolç, non comtn d deâ gens qui fuient, laai^ coiftBie des liommes radieux et pleins de ooDfiancQ, appelant le peuple à là liberté, et attirant parmi eux les personnes de distinction qu'ils trouvaient sur leur passage,

Et^ dans le premier moment, quelquesuns de ceux-là qui sont toujoiws prêts à prendre parti pour les vainqueurs et à glorifier le succès, se joignirent aux mf^urtriers pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration et s'en attribuer leur part de gloire.

De ce nombre, lurent Caius Octavius et LeBtubis Spinteir.

I9G LES 6RANDS HOMMES

Et plus tard y tous deux furent punis de leur sanglante fanfaronnade, comme s'ils eussent été de véritables meurtriers. Antoine et Octave les firent mettre à mort, ^t cela non pas même comme assassins de César, mais comme s'étant vantés de Têlre.

Pendant ce temps, le cadavre restait étendu dans une mare de sang ; tous le venaient voir, mais nul n'osait le toucher.

Enfin, trois esclaves le soulevèrent et le rapportèrent à sa maison, sur une litière hors de laquelle pendait un des bras.

Calpurnie était déjà préventio de soif

ENHOBE DE CHAMBRE J97

malheur : elle reçut le cadavre au seuil de la porte.

On appela le médecin Ântîstus.

César était complètement mort ; mais, cependant, de ses vingt-trois blessures,

une seule, reçue à la poitrine, était mortelle.

Ce fut la seconde, dit-on.

Les conjurés avaient d'abord arrêté dans leur plan que César mort, on traînerait son cadavre par les rues, et qu'on le jetterait dans le Tibre, puis que tous sei

îî

bienⁱ seraient conûâqués et ses actes dé-* clarés nuls.

Mais la crainte qu'on eut qu'Ântoifte, consul, et Lépide, commandant de la cavalerie, qui avaient disparu pendant Tas- 5assînat, ne reparussent à la tête des soldats et du peuple, fit que, sous ce rapport, rien de ce qui avait été décidé ne fut accompli.

Le lendemain, Brutus, Cassius et les autres conjurés se présentèrent sur le Forum et parlèrent au peu{4e) mai» les discours commencèrent et fiûrent mus que les spectateurs donpassent anoun signe de blâme ou d'approbation.

EU IOM' J>ft CtllkMBMC loflⁱ

De ce profond sileace ressortait une dottUe véFité.

C'est que ce peuple honorait Brutus, mais regrettait César.

P»dàDi oe tettipRiⁱ te sénat te réunissaât daos'ltt temfde d& la Terreⁱ et là Autdaëⁱ

Plancus et Cicéron proposaient vme aattt* nistie générale et invitaient tout le monde à la concorde.

lèh, il Ait décrété qt» nm-iejAeÊtÊⁱnt dnⁱ donnerait sûreté entière aux èôⁱfuréSi mais encore que le sénat aurait un décret à reixAre sur]»s honneurs à leur accorder.

StftO LES «AAklⁱS UOMMKS.

Ceci convenu, le sénat se sépara, et Antoine envoya son fils au Capitoile pour servir d'otage aux conjurés, qui s'y étaient retirés, comme pour se mettre sous la garde de la fortune de Rome.

Lorsque tout le monde fut réuni, cette paix fut jurée à nouveau : Ton s'embrassa ; Cassius alla souper chez Antoine, et Brutus

cbezLépide.

Quant aux autres conjurés, ils furent emmenés de côté et d'autre, ceux-ci par leurs ami\$, ceux-là par de simples connaissances.

Chacun, voyant èelaj croyait les affaires

EN ROBE I>£ QHAMBICE 201

sagement arrangées, et la république invariablement rétablie.

On avait compté sans le peuple.

Le lendemain^ au point du jour^ le senat s'assembla de nouveau, et remercia, dans les termes les plus honorables, Antoine, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile.

Enfin, on combla Brutus d'éloges.

Puis on distribua les provinces.

Brutus eut HlëilëGrètoi

IM& GMtNÛ& ttOMMi»

GassiusTÀfFique;

Trébonius TAsie ;

Gimber la BilhyDie ;

Et BfUtuâ Albiûus la Gaule circumpâdâfle.

CependaDt, on commençait à dire tout bas qu'il existait un testament de César.

Ce testament, disait-on, avait été fait par lui pëftâhttt le tmiû âé iëplënAfre précédent, à une campagne nommée Lavicanum.

Kl mOMB HA CoAMMIE So&

Ce testament seellé^ César, disaitrou toujours, l'avait confié à la première des Vestales.

Les Romains renouvelaient leur testament : César avait plus d'une fois écrit le sien.

Tubéron rapporte que, de son premier cMisttîai è la gitefredv-flé, il avait îtislitué Cnéius P.empée pour son héritier.

Mais paf ses dernières dispositions, — par le testament fait au mois de septem- }K^y à Lavifianum^ qL donné eA garde à la preoùèr» Ye»tale^ - il instituait trois

nouveaux héritiers.

204 LES GRANDS BOMHfîS

Ces trois héritiers étaient trois arrièreneveux.

Le premier était Octave. Il avait à lui seul les trois quarts de la succession.

Le second était Lucius Pénarius. Et le troisième Quinlus Pédius.

Us avaient chacun . un huitième des biens de César.

Il adoptait en outre Octave et lui dpnnait son nom.

Il déclarait plusieurs de ses amis, et presque tous furent ses assassins, tuteurs de ses fils, s'il en avait.

£N ROBE D£ CnAMBKB SOS

Il plaçait Décimus Brutus, celui qui Tavait été chercher chez lui, dans la seconde classe de ses légataires, laissait au peuple romain ses jardins du Tibre et à chaque citoyen trois cents sesterces.

Voilà ce qui se répandait dans le peuple et y jetait une espèce d'agitation.

Mais une autre cause de trouble, c'était rapproche des funérailles.

Du moment où le cadavre n'avait pas été jeté dans le Tibre, il fallait que les funérailles eussent lieu.

On avait: t'l'abord eu l'idée de les faire

306 tu Qi^k^M laaMMU

sacrètement, maison oraigtiit d'irriter le peuple.

Gassius était d'avis qa'à ee ti^que tes obsèques ne tussent point pubUquesi.

Mais Antioie pria tant auprès de BruCus que Brutus céda.

C'était la seconde faute qtiHl commettait.

ia première avait été d'ép«rgner Antoine.

D'abord, Antoine lut le testament de César d«v«iit la maison de César»

£N noBE DE rn\ion£ SOI

Tout ce qui en avait circulé d'avance au Forum, éur les places et dans les carrefours de Rome était vrai. *

il/eavéerita que, quand le peuple vit qaeCésar Lui iaissftit ses jardios du Tibre et tmsis eeots sesterces par chaque d-' toye», le peuple éclata en cris, moâtra une vive impression pour César et de Wlfo regrets de sa mort.

iCe fui ce moment qu'Antoine choisif; pour transporter le corps dQ la maison jcnor tuaire au fihkamp-de-Mors.

On lui aTaît élevé un Mcher près du tombeau de sa fille Julie et une chapeflâ

LSS GRANDS VOMMSS

dorée sur le modèle du temple de Vénus Génitrix vis-à-vis de la tribune aux harangues.

Dans cette chapelle, on avait dressé un lit d'ivoire, couvert d'une étoffe d'or et de pourpre, surmonté d'un trophée d'armes et de la robe même dans laquelle il avait été tué.

Puis enfin, comme on avait pensé que le jour tout entier nt suffirait pas à ceux qui apporteraient des présents pour le bûcher si Ton observait le cérémonial d'une marche funèbre, on déclara que chacun irait sans ordre et par le chemin qui lui plairait^

Ed outre, depuis le matin, ou donnait au peuple le spectacle de jeux funéraires, et dans ces spectacles, réglés par Antoine, on chantait des morceaux faits pour exciter la pitié et l'indignation, entre autres le monologue d'Âjax dans une pièce de Pacuvius, monologue dans lequel se trouvait ce vers.

Les avait-ie aanvés aflo qfk'ih ma perdisseal l

On voit que tout était bien préparé d'avance pour que les funérailles de César devinssent une apothéose.

•^-'is:.

CHAPITRE ONZIÈMB

Ce fut donc au milieu de ce commence-!ment de trouble que le convoi de César se mit en marche.

Nous, qui avons tant vu de ces jours orageux où se débattent les destinées d'un

214 I.ES GRANDS Sommes

peuple ou d'un royaume, nous nous rappellerons qu'il est de ces heures prédestinées ou fatales où quelque chose passe dans l'air qui annonce l'émeute ou les révolutions.

Ce jour-là, Rome n'avait point sa physionomie ordinaire. Les objets inanimés, eux-mêmes, semblaient revêtir un caractère particulier. On avait, qui cela, — ces choses semblent se faire toutes seules, — on avait suspendu des symboles de deuil ,§LUX Lempl^ .jptiaoés sur k chemin qH^ ijev^ijt swr.e le ccmYoî^ on avait cq^ronaé les statues de branches funévaicoa.

ûés hommes passaient sinistre^ et me-

riôçfirnts r il y a dés flgufeg qtii seiftblett lycées scw* la garde d^ 1;^ Jefretst el ne sortir elles-tnéttlës qtte q\iAt\i\ ôéllë-d passe échevelée dans les rues.

A l'heure ccmvèiue^ on enlevii le Qorps.

Dès magis brato[^] les uns encart en fonction Sf l[^]mà fTm delà
Hoiû[^] d& charge pQj[^]tèrqnt l& tit àe parade aa Forom.

Là, on devait faire halle, et pour celte halte on plaça le corps
sur une estrade séparée.

iùfiitTM etmïï'; I4 dûijiS étoit placée- ddns

'[^]toë èspèttà 'A&(Siistcb.êi\ et fmpttié par

une effigie en cire, faite à la ressemblance de César, et qui de-
vait, quelques instants après la mort, avoir été moulée sur nature.

Cette effigie avait les teintes livides de la nature, et portait sur
son corps la repré-

sentation des vingt-trois blessures par lesquelles étoit sortie
cette âme miséricordieuse qui se défendait contre Casca, mais
qui se soumettait aux décrets du destin, quand ces décrets lui
étaient présentés par la main de Brutus.

L'estrade, préparée d'avance, étoit surmontée d'un tro(Aiée
qui rappelait les di& ' férentes victoires de César. Antoine monta

sur Festrade, lut de nouveau le testament de César, puis, après
le testament où il faisait des legs à plusieurs de ses meurtriers, les
décrets du sénat qui lui conféraient tous les honneurs publics et
privés, puis enfin le serment des sénateurs de lui être dévoués
jusqu'à la mort.

Là, sentant le peuple arrivé au degré d'exaltation qu'il désirait,
il commença réloge funèbre de César. Cet éloge funè-

bre, nul ne l'a conservé.

Nous nous trompons. Il est dans Shakespeare. Shakespeare, lui, l'a reconstruit avec son Plutarque, ou Ta retrouvé tout entier dans son génie.

S! 8. LES GUANDS' tÏOMMÉS

Ce discours, préparé avec un art admirable, orné de tontes les fleurs de Féloquence asiatique, produisit une profonde impression qui se manifesta par des pleurs* et des sanglots, lesquels se changèrent en cris de douleur, auxquels succédèrent des menaces «t des imprécations, quand Antoine, prenant la robe que portait César, secoua cette robe toute sanglante et toute déchirée parles poignards des meurtriers, au-dessus des t^tés de la multitude.

Alors ce fut un grand tumulte ; les uns voulaient brûler le corps dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans la curie même où il avait été assassiné.

Au milieu de "cette confusion, deux

• EN ItOBfi B£ CH4MBB1: ^19

comme», — venaient-ils d'eux - même^y avaient-ils été envoyés pour accomplir un acte prépo«é d'avance, — deux hommes»

armés d'épées, tenant de la main gauche chacun deux javalots, de la droite une

torche, s'avancèrent et mirent le feu à

l'estrade.

Le féQ moma rapidement.

D'autant plus rapidement que chacun se hâta d'y apporter du bois sec, et (ju\$ le peuple, avec cette rage de destruction qui lui prend dans certaines heures néfastes, comme il avait fait le jour des fufr^fatlles de Ctoditts, se mit à arracher leè ibancs des écri-vôîiis, les sièges des jugey,

les portes et les volets des magasins et des banquesT, et vint jeter toutes ces matières combustibles dans Timmense foyer.

Ce ne fut pas tout : les joueurs de flûte et les histrions, qui se trouvaient là, jetèrent dans la flamme les habits triomphaux dont ils étaient revêtus pour la cérémonie ; les vétérans et les légionnaires les armes dont ils s'étaient parés pour les funérailles de leur général, les femmes leurs ornements, leurs bijoux, et jusqu'aux i)ulles d'or de leurs enfants.

Juste en ce moment se passa un de ces événements terribles qui semblent desti-r nés à faire déborder la coupe d'ivresse et

XN ROIK DE CHÀMIRB ^ 221

de colère, que les grandes émotions met** tent aux mains du peuple.

Un poète nommé Helvius Chnsij qui n'avait pris aucune part à la conjuration, et qui, tout au contraire, était un amide César^ s'avança tout p&le et tout défait au milieu du Forum.

n avait eu, la nuit précédente, un rêve*

L'ombre de .César] hii était apparue, la péleor sur le visage, les yeux fermés, le corps tout percé de coups« Elle venait^ comme ami, le prier à souper.

Helvius Cinna, dans son rêve, avait d'à-

S22 UK CHUI^Bâ QoM4IE»

boré refusé ftevitatioû^ mais i^oiaiem !'»«• Yâit pris parla main^ et r^ttktant aino iiiia force irrésistible, Tavait forcé de descendre dô son lit -et 4e le ^w^ dgm un Jif u ^oxnlitftiet froid, diM^t 1a terriihle 4i«pr^-. àbn avaii r^eiUé h mih^^&t rèy&ur.^

Dans un temps où tout rêve était iiti présage, celui-là était significatif, et présa-

Âttsiri, HeWîus fufril 'pris par «De-fiêlrre

tî'épcm^^vaûte qui Ti« le'qidt1;a>pa8méiit:M|i jour. .

Néanmoins, le matin, comme on lui dit que l'on «ittpottmt toxpi^ HAtât^ il

eut hotttô de sa faiblesse et se rendit au Eorum, où il trouva le peuple dans les dispositions que aûu\$ venons de dire.

Lorsquil parut, un citoyen demanda à un autre :

Quel est cet homme si pâle ^t qui passe d'un air si effaré ?

— Cest Cinna, répondit celui-ci.

Ceux qui avaient entendu le nom répétèrent.

^'est rinpa.

Or, quelques jours auparavant, un tribun du peuple nommé Cornélius Ginna avait publiquement fait un discours contre César, et Ton accusait le même Cinna d'être entré dans la conjuration.

Le peuple confondit Helvius avec Cornélius.

Il en résulta qu'Helvius fut reçu avec ce grondement sourd qui précède Forage; il voulut se relirer, il élail trop tard.

La terreur qui se peignait sur son visage que le peuple interprétait comme du remords, et qui n'était que le souvenir de la nuit précédente» contribua à le perdre.

EN ROBE DE GHàMBRS ^25

Personne ne conserva plus «uciin doute, et le pauvre poète eut beau crier qu'il était Helvius, et non Cornélius Ginna, Tami et non l'assassin de César, un homme porta la main sur lui et lui arracha son manteau, un autre déchira sa tunique, un autre lui porta un coup de bâton, le sang coula. L'ivresse du sang est rapide, en un moment le malheureux Cinna ne fut qu'un cadavre, et plus instantanément encore le cadavre fut mis en morceaux.

Puis de ce centre de tumulte s'éleva une tête au bout d'une pique, c'était celle de la victime.

En ce moment un homme cria :

vu is

226 tËS (îftAi^à HOiMME^

— Mort aux assassins.

Un autre s'empara d'un tison enflammé

et le secoua. Chacun comprit le signal. Le peuple se rua sur le bûcher, y prit des fascines enflammées, alluma des flambeaux et des^^torches, et, en hurlant des menaces de mort et d'incendie, se dirigea vers les maisons de Brutus et de Gassius.

Par bonheur ceux-ci, prévenus à temps, avaient déjà fui et s'étaient retirés à Antium.

Ainsi, ils avaient abandonné Rome sans lutte, et poussés, pour ainsi dire, hors de ses remparts. Seul restait.

EN HCWB DE CQAMBRB Sft7

fiBstTTai qu'ils complaignent bien y rentrer lorsque le peuple dont ils connaissaient le caractère se serait calmé

Mais il en est du peuple comme de tel tempête, une fois déchaîné, nul ne sait quand ni comment il se calmera.

Cette broyade de Brutus qui son tint dans Rome serait facile et naturelle, était d'autant plus naturelle, que nommé tout récemment préteur, il devait donner des jeux et qu'en toutes circonstances, ces jeux étaient toujours fort impatiemment attendus par le peuple.

Mais le moment où U s'apprêtait à quitter-

10 r Antium, Brutus fut averti qu'un grand nombre de ces vétérans de César qui avaient reçu de lui des maisons, des terres et de l'argent) rentraient dans Rome dans de mauvaises intentions contre sa personne.

Il jugea donc prudent de rester à Anagni, tout en donnant au peuple les jeux qui lui étaient promis;

Ces jeux furent splendides : Brutus avait acheté une énorme quantité d'animaux féroces; il ordonna que pas un ne fût épargné.

Il alla même jusqu'à Naples pour y en-

1 «■«lfl»VV^P««VBIgtB^>>1^»WB

£N aOB£ DE CUAMBRE 221)

gager des comédiens ; et, comme il existait alors en Italie un célèbre mime nommé Canulius, il écrivit à un de ses amis de s'informer dans quelle ville il était, et, à quelque prix que ce fût, d'obtenir qu'il vîDt aux jeux.

Le peuple assista aux chassas, aux combats de gladiateurs, aux jeux scéniques, mais il ne rappela point Brutus.

Tout au contraire, il élevait sur la place publique une colonne de vingt pieds de haut) en marbre d'Afrique, avec cette inscription :

Parenti PàthijB. — Au père de la patrie.

' «. .«. Ll i.t ^ fMMJ .

CHAPITRE DOUZIEME

xu

La cause des meurtriers était perdue; César mort triomphait de ses assassins, _ comme César vivant avait triomphé de ses ennemis. Non^seulement Rome, mais l'univers pleurait César. Les étranger^

avaient pris le deuil : ils avaient fait le tour du bûcher, chacun marquant sa désolation à la manière de son pays. Les Juifs avaient veillé plusieurs nuits près des cendres.

Sans doute, ces derniers voyaient-ils déjà en lui ce Messie tant annoncé.

Les conjurés avaient cru qu'avec vingt-trois coups de poignard on tuait un homme.

. Us vir,enl; qu'en effet rieij n'était fjlus facile que de tuçsr Je Qorps,

Elf BOQK DE CUAMBRE ^55

Jamais César n'avait été plus vivant qvie depuis que Brutus et Cassius l'avaient couché au tombeau.

D «Tait laissé la vieille dépouille; Id YieiUe dépouilte, c'était cette robe umn gigante et percée de coups, qu'ABtoiht avait secouée au-dessus de son cadavre, et qu'il avait fini par jj^ter dans le bûcly^r.

La vieille dépouille, la flamme l'pvajt consumée, et le spectre de César, ce même spectre que Brutus vit une première fois

à Abjdos, çl une seconde fo^s àPhilippes,

apparut épuré aux yeux du monde.

6S)oi) ^'mi} éfé quç rhpmpe ^^ la Joi.

César avait été rhomme de rhumanilé.

Puis César ~ abordons la question du christianisme, c'est-à-dire de Tûvenir — César avait été un instrument de la Providence.

Nous ayons dit ailleurs que, depuis deux mille ans, apparaissaient, à neuf cents ans de distance, trois hommes qui, n'étant

peut-être qu'une seule âme, avaient été, sans se douter eux-mêmes de leur mission, les instruments de la Providence.

Ces trois hommes, c'étaient César,

Charlemagne et Napoléon. '

EN nOBG DE CHÂBfBRS 237

César, païen, préparait le christia- * nisme.

Charlemagne, barbare, préparait la civilisation.

Napoléon, despote, préparait la liberté.

Bossuet Ta dit avant nous à propos de César.

Ouvrez YHistoire Universelle :

€ Le commerce de tant de peuples di'^ vers, dit-il, autrefois étrangers les uns aux autres, et réunis sous la domination ro-

2^8 LES GUANOS rtOnilttE§

mâiné, a été un des grands rtid^enS dbht la Providence se soit servie pour dottltf cours à V Évangile.

Et en effet, César qui, tombant A^ ^ cinquante-six 9ns, ne pouvait pas prévoir la naissance de Tenfant divin quarantequatre ans après sa mort, César quittait

la terre juste à Tépoque où la Providence

allait se rendre visible au râondé.

Toutes les plaies du monde, qu'il avait, lui, doux, mais ignorant médecin, tduchées du doigt, sans pouvoir les guérir, jme

main divine allait les fermer.

Que t)leuraît donc le nïotrdè-eh lui?

Ulie espérance.

En effet, le monde tout entier attendait.

Qu'attendait-il?

11 lui eût été difficile à lui-même de désigner l'objet de son attente. s

Il attendait un libérateur.

César, qui n'était pas ce libérateur, fut un instant — objet d'une douce erreur — salué comme tel.

Sa douceur^ sa clémence, sa miséri-

240 LES 6RANDS HOMMES

corde, semblaient l'avoir désigné à rameur des peuples comme le Messie universel.

C'est que, quand Theure des grandes révolutions sociales approche, les peuples en ont le pressentiment; la terre, cette mère commune, tressaille jusqu'au fond de ses entrailles.

Les horizons blanchissent et se dorent, comme pour le lever du soleil, et, se tournant vers le point le plus brillant et le le plus radieux,* les hommes attendent anxieusement l'apparition .

Rome attendait cet. homme ou plutôt ce Dieu attendu par l'univers, ce Dieu que

ENROBE DE CHAMBRE ^41

préparait César par Télargissement de la cité romaine, par le droit de citoyen donné à des villes entières, à des peuples entiers, par ces vastes guerres qu'il mena sur la surface du globe, par ces populations armées qu'il transporta du Nord au Midi, de l'Orient en Occident, La guerre, qui semble séparer les peuplies, — et qui les sépare, en effet, quand elle est impie, — les rapproche quand elle est providentielle. Alors tout devient un moyen :

guerre étrangère et guerre civile. Voyez, après les quinze ans de lutte de César, ce qui arrive, c'est que les Gaules, c'est que la Germanie, c'est que la Grèce, c'est que l'Asie, c'est que l'Afrique, c'est que l'Espagne, sont italiennes, c'est que Lulèce, Alexandrie, Carthage, Athènes et Jérusa-

VU

lem, villes à naître, villes nées, villes prêtes à mourir, tout cela relève de Rome, de Rome, la ville éternelle, ,qui deviendra 1?

capitale des papes quand elle ne sera plus celle des Césars.

Or, nous l'avons dit, Rome comme le reste d' l'univers, attendait cet homme, ou plutôt ce Dieu, prédit par Daniel* et annoncé par Virgile, ce Dieu auquel d'avance elle avait dressé un autel sous le nom du Dieu inconnu.

Deo Ignoto.

Seulement, quel sera ce Dieu ?

De qui naîtra-t-il?

La vieille tradition du monde est la même partout.

EN ROBK HE C.iiAMBRf: 243

Le genre humain, tombé par la femme, sera racheté par le fils d'une! vierge.

Au Thibet e\ au Japon, le dieu Fa, chô gé du salut de Tunivers, choisira son berceau dans le sein d'une jeune et blanche

En Chine, une vierge fécondée par une fleur, mettra au monde un fils qui sera roi du monde.

Dans les forêts de la Bretagne et de la

Germanie, où s'étaient réfugiée leur nationah té expirante, les Druides attendaient un sauveur né d'une vierge.

Enfin, les Écritures annonçaient qu'un.

Messie s'incarnerait dans les flancs d'une

âii LES r.KANhS HOMMES

vierge, et que cette vierge serait pure comme la rosée de l'aurore.

Le Messie, quarante-quatre ans encore, et il allait naître.

Il fallait Tunité romaine pour préparer l'unité chrétienne.

L'unité — romaine — seulement était tout extérieure et matérielle; elle n'excluait que les esclaves et les barbares, c'est vrai.

Mais elle les excluait.

Dans l'unité chrétienne, il ne devait y avoir aucune exclusion,
— car c'était l'unité des cœurs et de l'intelligence, — dans

EN ROBE DK CIUMBBB S145

L'unité chrétienne, il ne devait y avoir ni gentils, ni juifs, ni esclaves, ni hommes libres, ni Scythes, ni barbares, mais tous,
et le Christ en tous.

— ' Novum hominem ubi non est Gentiles et Judæus, Circumcisio et Præputium, Barbo/rm et Scythia, servus et •liber, sed omnia et in omnibus Christus.

Cette grande unité était la seule chose qui eût échappé au génie de César, mais encore semble-t-il en avoir eu le pressentiment/

Voilà pourquoi nous avons dit que César était un précurseur.

Cent ans plus tard, il eût été un apôtre^

246 LES GUANDS HOMMES

Et maintenant nous comprenons parfaitement, que, pour ceux qui ont vu César au simple point de vue matériel^ . au point de vue de la chair, César n'ait été qu'un tyran.

Nous comprenons bien qu'au collège, ce pays des horizons courts et étroits^ on ait fait de Caton un martyr et de Brutus et Cassius des héros.

Nous comprenons encore que les historiens qui ont copié Plutarque, Suétone, Tacite, Âppien, Dion, n'aient vu dans ces historiens que ce qui s'y trouvait : c'est-à-dire le fait accompli.

Mais ces hommes qui nous transmettent le fait accompli écrivait dans les ténèbres ; ils ne pouvaient dire à leurs contemporains que ce qu'ils savaient, transmettre aux générations futures que ce qu'ils avaient vu.

Mais, à notre avis, Tl^mme qui, chez nous, ne verrait pas, dans les faits accomplis de cette grande période génésiaque, autre chose que ce qu'y ont vu les auteurs païens, et qui ne ferait que les traduire eu les copiant, ou les copier en les traduisant, celui-là n'écrirait pas, comme eux, dans l'obscurité.

Celui-là serait un aveugle.

El mainlenant, à l'histoire d'Octave ap-

ZiH LES GK. IIOMMLS LX KOB£ 1)1£ CHAMBBE

partienlle dénoûnient de celle lulte entre la République et l'Empire.

Cette histoire, nous espérons l'écrire un jour.

LE TUEUR DE LIONS

Tarrivai tout essoufflé.

Je dînais chez mon vieil ami Porcher, romuie de Paris qui m'a rendu le plus de services , et qui croit toujours que je le paie de tout cela, quand je rembrassé en

25â LES G1ÎAM)S HOMMES

le rencontrant à cinq heures, ou quand je tombe dans la salle à manger en disant :

— Porcher, je viens dîner chez vous.

Madame Porcher, vos belles mains, que je les baise.

Mais hier, peste! il y avait grand dîner.

Je crois que c'était un peu en l'honneur du succès de Diane de Lys.

J'étais assis près de Roger de Beauvoir, Tititarissable et charmant improvisateur; les femmes venaient de quitter la table; chacun tirait son cigare de sa boîte et commençait de le rouler entre ses lèvres.

Je cherchais, moi , un prétexte honnête de me soustraire à Tempoissonnement par la nicotine , lorsque la porte s'ouvrit et que notre garçon de bureau vint me dire :

~ Monsieur, ils sont rue Laffitte, n° 1 ,

EN ROBE i>^ CHAMBRE 253

et VOUS attendent déjà depuis une demiheure.

Je pris mon chapeau, je serrai la main de Roger, j'embrassai Alexandre et je sortis,

— Qui donc attend votre père rue Laffitte, n° 1? demanda une voix.

— Gérard, le tueur de lions, et son spahis Amida, répondit Alexandre.

Je refermai la porte, et je n'entendis plus rien.

Dix minutes après, j'entrais rue Laffitte, n° I.

Ils étaient effectivement là tous deux.

Assis chacun à un coin de la cheminée, Gérard à droite, Amida à gauche; Gérard avec son élégant costume de sous-lieutenant, rouge brodé d'or, enveloppé dans

234 LES OUANPS HOMMES

son grand burnous noir, son képi bleu de ciel posé sur la grande table où nous travaillons le soir et où j'écris en ce moment, c'est-à-dire à deux heures du matin, les lignes que vous avez lues, que vous lisez?

et que vous allez lire.

Gérard est un homme de trente ans, au visage fin, étroit, allongé; il a les cheveux châtain, la barbe presque noire, les yeux bleus, les dents belles, le front découvert.

Je le connais depuis longtemps, l'illustre dompteur de monstres; je l'ai manqué d'une demi-heure à Guelma. Il venait de partir pour aller tuer une lionne et ses deux lionceaux; une demi-heure plus tard je faisais la campagne avec lui.

Il était donc, comme je l'ai dit, assis

à droite de la cheminée; à gauche était

Amida.

Amida est un bel Arabe de vingt-cinq à vingt-six ans; les Arabes ne savent pas leur âge, et jalonnent leur vie par les grands

événements qui leur sont arrivés.

Le grand événement de la vie d'Amida est d'avoir rencontré Gérard.

Amida est le vrai type de l'Arabe ; il était superbe dans son coin, enveloppé dans son burnous blanc, la tête ceinte de sa corde de chameau, serrée sur son haik pendant, et encadrant sa figure.

Une belle figure, par ma foi, je vous en réponds, d'un ton de bistre clair, magnijGlque et chaud, entre l'ocre et la sépia, avec des yeux de velours marron, noyés dans la nacre; de longues paupières qui

âo6 LKS GILANDS HOMMES

semblent peintes^ sa moustache à poils un peu rares et crépus, ses dents blanches et aiguës comme celles d'un cheval.

Il avait les pieds posés sur le bâton de sa chaise, de manière à ce que les genoux fussent à la hauteur de sa poitrine.

On eût dit le cavalier du désert, cherchant, même dans une chambre, l'appui de ses é trier s élevés.

Celte position, gauche pour tout autre, lui donnait à lui une grâce parfaite.

Autour d'eux étaient nos amis, nos collaborateurs, ceux qui se dévouent comme moi et avec moi à l'œuvre que nous venons d'entreprendre, et qui ont pris comme moi et avec moi l'engagement d'avoir de l'esprit tous les jours.

Gérard et Amida se levèrent; les autres

étaient debout , les regardant et les écoutant.

La dernière occupation était la plus facile. Gérard parle peu, Amida ne parle pas du tout.

Ce n'est point qu'Amida ne sache pas le français; il le prononce au contraire avec cette douceur et ce charme particulier à l'idiome arabe.

Gérard me tendit les deux mains.

Amida croisa les siennes sur sa poitrine et inclina la tête.

Moi arrivé, il fallut bien que Gérard parlât.

Nous parlâmes de Constantine, de Bone, d'Alger, du camp de Smindoux ,^ de Yussuf, le beau général; — de Levailant , l'officier botaniste et explora-

VII

3^)8 &18 oR41Vn< HOMMES

tenr; -^ de Devlsmc, l'armurier artiHe) puis, quand nous eûmes bien parlé de toute chose, arrosé tout ce que nous avions dit d'une tasse de thé, ce bre[aY^ dans lequel se rée^ume pour moi la quintessence de toutes les liqueurs de la terre, j'en pris une portion, je la trempai dans le Tea^ crier, je tirai une feuille de papier, et regardant le doux et calme bœuf :

— Gérard, hii dis-je, voyons, une chasse au hasard... un lion parmi vingt-cinq lions; mais un beau lion, pas de ceux que vous avez été voir au Jardin-des-Plantes avec Amida, et qu'Ami-

da a pris pour de faux lions. Un Mon de TAtlas, grand, magniâ([f>e, rugissant.

Gérard sourit.

— Au hasard? dit-il.

— Oui, au hasard.

Il se tourna vers Amida, lui dit quelques mots en arabe.

Âmida inclina la tête en signe d'assentiment.

Il était évident que Gérard venait de consulter son spahis sur la chasse qu'il devait nous raconter, lui indiquant une de ces luttes fabuleuses qui ont divisé l'Hercule antique, et que le spahis donnait son approbation au choix fait par son officier.

Gérard se tourna de son côté, et commença de sa voix calme :

Aissa.

J'avais, dit Gérard, tué la lionne le 19 juillet, et du 19 au 27, j'avais inutilement cherché à rencontrer le lion.-

^ Pardon^ mon cher Gérard^ lui dii-je }

S16I1 LES GIUNDS HOMMES

mais laissez-moi vous interroger et vous interrompre dès le commencement.

Il fixa sur moi son œil clair, irisé d'or comme ceux des animaux qui voient aussi bien la nuit que le jour.

Ce regard voulait dire : — parlez.

Je profitai de la permission.

— Voyons, lui dis-je, soyez franc. Votre courage ne peut être suspecté, par conséquent vous avez le droit de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Quelle impression vous produit votre état d'hostilité avec le roi des forêts ? Est-ce l'impression d'un duel ?

Gardai sa « it è rite. :

; — D'idéal, dit-li. oui > rimpréhension qu'éprouverait un bonhomme qui se battrait, Bû DU à çkmni^Bj ebntre ipa àdvéaire

couvert d'une cuirasse, et qu'on pourrait blesser à deux endroits seulement : au dé-»

faut de la visière et au défaut de la cuirasse. Oh ! non. J'aimerais mieux dix duels avec des hommes qu'une rencontre avec un lion.

— Vous aimeriez mieux dix duels avec des hommes ; — mais vous ne chassez donc pas le lion par plaisir, Gérard ?

— Bon ! voilà que nous allons faire de la métaphysique. Je vous préviens que je suis plus fort chasseur que métaphysicien.

— Faisons de la métaphysique, mon cher Gérard.

^ — Eh bien ! chaque homme est né avec une vocation. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est la vôtre. Vous semblez Tac-

164 LES GUAN 1)S HOMMES

complir en conscience, et même plus qu'en conscience. Eh bien ! la mienne est de chasser le lion. Dieu m'a fait non pas son en-

nemi, car j'aime et j'admire le lion, mais son antagoniste.

— Dites son rival.

Gérard secoua la tête.

— Non, dit-il, le lion n'a pas de rival.

C'est véritablement le roi de la création ; l'homme n'est qu'un usurpateur. Ah! si vous voyiez un lion, non pas de ces lions abâtardis, comme on vous en montre en Europe, et qui ne peuvent vous donner une idée de l'espèce ; mais un de ces Uons en liberté, qui s'annoncent par des rauquements qu'on entend de trois lieues, et que l'on croirait à trois cents pas. Si vous le voyiez s'avancer calme, doux et fier.

avec des mouvements de chat[^] à la fois gracieux et puissants, tranquille et se reposant majestueusement sur sa force et sur son agilité. — Si vous voyiez son éton[^]nement à l'aspect de Thomme, la seule créature qui l'attende, qui le regarde du même œil que le sien, qui ne fuie pas devant lui. — Si vous voyiez la terreur de tous les autres êtres qui tremblent, frémissent, se lamentent à l'approche de ce monarque d'Orient, vous comprendriez ce que c'est que le lion. Je le répète, on est son antagoniste, non son rival ; on le tue, mais on n'est pas son vainqueur. Moi, je sais une chose, continua Gérard, c'est que chaque fois que j'ai tué un lion, que j'ai laissé à la terrible agonie le temps de faire son œuvre, que je m[^]approche du mort à

la crinière ardue, au visage froncé, que je vois ces dents d'ivoire, ces griffes d'ébène[^] ces membres si bien proportionnés, que Te bond de l'animal le plus léger n'est que de douze à quinze pieds, tandis que le sien est de quarante-cinq, je croise les mains,

je le regarde, et une larme dans les yeux, un regret, presque un remords dans le cœur, je me demande : — Âvais-tu bien le droit, toi Pygmée, de tuer ce géant.

■ ^ Et cependant vous Fabordez sans émotion ?

* — Entendons - nous. Je l'aborde sans

émotion, parce qu'en face du danger, Témotion serait pour moi une infériorité;

mais il faut toute la for^e de ma volonté

pour écarter cetle émotion.

— Enfin, qu'éprouvez- vous en ce mô-

toent, cher ami ? Faites-moi Thistoire de vos sensations; — l'histoire des sensations, c^est ma partie à moi.

— La voulez - vous bien sincère, bien exacte, comme peut-être je ne Tai dite à pèreonne ?

' '^ Je le crois bien que je la veïlx ainsi.

— fih bieni voici ce qui se passe en moi. Je suis d'un naturel calme et n>êmo doux, eômmt^ il est facile de le voir. En temps ordinaire, mon pouls bat de soixante à soikante-six fois à la minute; — eh bien, du ridûment où un Arabe vient me dire : — Gérard, il y a un lion à tel endroit, et les hommes de cet endroit-là t'attendent, la fièvr* Aie prend, je ne pense plus qu'à une choie, au lion; mon pouls commence à

s'élever et bat de soixante-quinze à quatre-

t6S LES GRANDS HOMMES

vingts fols à la minute. Je ne m'assieds plus que lorsque la fatigue m'y force ; je dors mal, me réveillant en sursaut, et je crois que je ne mangerais plus du tout, oubliant de manger, si mon spahis ne me faisait souvenir qu'il est l'heure des repas.

Gela dure, s'augmentant toujours, jusqu'au moment où je me trouve en face du lion.

Alors, à l'instant même, toute agitation semble s'arrêter en moi, comme s'arrête le rouage d'une pendule dont on touche le balancier : la nécessité d'être calme, le sentiment de ma conservation, la grandeur même du danger semble mettre la main sur mes artères et arrêter les pulsations de mon cœur. Il se passe alors en moi un instant de suprême jouissance. Cet instant

IN nOBK DE CHAMBRE 369

si court qu'il soit, est un cadre doré, dans lequel se peint le tableau de toute ma vie, depuis ma plus jeune enfance jusqu'à l'heure où je suis arrivé. Trente-cinq ans de souvenir tiennent, chose miraculeuse, dans quelques secondes. — Gela se passe pendant que je vise l'animal, car je. le vise du moment où je l'aperçois. Dès qu'il est à quinze pas de moi, il est à moi. Mais souvent, depuis que je suis familiarisé avec lui, je manque exprès une ou deux occasions de le tirer : je trouve une sombre et terrible volupté à prolonger mes sensations. Enfin je lâche le coup. Du moment où je ne sens pas ma chair qui se déchire sous les griffes, et mes os qui crient sous la dent du lion, je suis sauvé. Alors mon,

œil plongé à travers la fumée, — ou il est

mort, ou il itie cherche lui**ttêrne, ou il ge retire lentement. — fomals le lion fie fliit Alors, s'il est mort, et c^est rare, - sur vingt-cinq lions je n'en ai tué Faïdé- que quatre; ->- alors, s'il est morl^ j^atfcendS' qu'il soit bien mort, que les treMallldm^iil^ de son corps soient apaisés. ^ C*esl long, — L'animai est si puissant qu'il demie i l'agonie une rude besogne. -*-\$'il ne bdttg# plus, je suis tranquille ; c'est qu'il est BO^yrr et bien mort. Le lion est unani-fiaal tt-op fiet pour tromper l'homme, 6'est bon pour le loup et pour le renard. Donc s'il tte bdUga plus, donc s'il est mort, je m'approche, je le regarde, majestueusement et touj^dMW gracieusement couché sur la terre déchi*-* rée ; ptiis, comme je vous Tai dit, je le re^ grette^ jele pleure. Alors te froid fAé-ilito

EN Uori£ DE CHAMBKE 271

dix degrés au-dessous de zéro, la sueur m'inonde, je sens perler une goutte d'ea!?!^ à chaque poil de mon eorps ; tous mes àerfs se détendent, tout mon corps s'alknguit, je. cherche uu^ pierre où m'asseoir, et je me sens près de me plaindre comme un enfant.

S'il n'est pas mort, je redouble. Je jette ma carabine. La première dont je me sefs est toujours une carabine dô Devismes, comme étant la plus sûre ; je prends celle qui attend couchée près de moi, et je continue le feu jusqu'à ce qu41 soit mort.

S'il se retire^ je me retire aussi. Je le trouverai le lendemain mort ou affaibli par la perle de son sang. Le lion blessé est un adversaire. trop dangereux pour que

tlt LES GRANDS HOMMES

l'homme, ce faible atome, se hasarde à le suivre.

Dans ce cas, j'entre sous ma tente, tout fiévreux. Je ne dors pas ; je tressaille à chaque bruit ; je suis debout avec le jour, et j'attends les rapports, anxieux et haletant.

Vous avez voulu connaître l'histoire de mes sensations, la voilà. Maintenant, puisje reprendre mon récit ?

— Oui ; mais je vous préviens que je suis un rude interrupteur ; c'est pour cela qu'on ne m'a pas nommé de la chambre en 1848, et que je ferai durer votre récit le plus longtemps que je pourrai.

— Faites ; je vous appartiens corps et âme pendant toute cette soirée.

— J'écoute.

EN ROBE DE CUAMBIUS S!⁷³

— J'avais, reprit Gérard, tué la lionne le 19 juillet, et, du 19 juillet au 27, j'avais inutilement, quoique constamment, cherché le lion. J'étais sous ma tente, causant avec huit ou dix Arabes, les uns à moi, les autres habitants du douair où je me trouvais. Nous causions.

~ Quoi ?

— Lion, parbleu! Quand on va chasser im lion, on ne cause pas autre chose que lion. Un vieil Arabe me racontait une légende arrivée, il y avait plusieurs siècles, à une fille de sa tribu.

— EtàunUon?

— Oui, et à un lion.

— Voyons la légende, surtout si elle est bien terrible.

— Terrible et philosophique. Les Arabes

VII

LES HOMMES

sont les premiers philosophes du monde, philosophes pratiques^ bien entendu.

~ J'écoute*

^ Il y a^ quelques siècles avant que je ne viusse dans la tribu^ il y avait dans cette même tribu une jeune fille^rt dédaigneuse^ non pas qu'elle fût plus fâchée que les autres; son père n'avait que sa tente, son cheval et son fusil; mais elle était fort belle^ et de sa beauté venait son dédain.

Un jour qu'elle était allée couper du bois dans la forêt voisine, elle^ rencontra un lion. Elle n'avait pour toute arme^« qu'une petite hache, et eût-elle eu avec la hache, poignard, fusil et carabine, elle n'eût pas été capable de s'en servir, tant ce lion était puissant, fier et majestueux. Elle se mit à trembler de tous ses membres^ essayant de

EN ÉVOQUANT CHAMRUT 75

crier à l'aide, fin^a*s cherchant vainement à tuer, -et croyant que le lion tentait de faire signe de le suivre, pour la dévorer à son tour, et -dass^l'instinct (faute d'endroit d^e prédilection; car les lions sont non^seulement gastronomes, mais gourmets. Il ne leur suffit pas de se repaître, mais encore ils aiment à se repaître dans

des conditions ée sens^osAifté qui satisfassent toutes les finesses de son organisation.

— J'admire l'élégance, le charme, mais il y a «ne doute que tous «n'avez été et que l'œuvre ne se passe pas bien.

-«-iaquefte?

*- y a dit : — Crayon «que la lion allait lui faire signe de le suivre.

— Eh bien ?

370 tES GftANDS IIOMMKS

— Demandez à Âmidah si, quand le lion rencontre un Arabe il se donne [la peine de remporter.

Âmidah secoua la tête et leva les yeux au ciel, ce qui pouvait se traduire par ces mots :

— Âh ! bien oui, il n'est pas si bête que cela.

J'insistai, et Âmidah me donna l'explication de son geste.

Il résulta ceci de l'explication : -^

Le lion est un magnétiseur, bien autrement fort que Mesme/que M. de Puységur et même que M. Marcillèt. Le lion regarde l'homme, le fascine, l'endort, se fait suivre par lui, et l'homme se réveille mangé.

On comprend que je tenais à creuser la tradition.

Âmidah m'affirma qu'un jour, en compagnie d'un de ses camarades, il avait rencontré un lion; le lion avait essayé de les fasciner tous deux ; mais la fascination, qui opérait complètement sur

soti compagnon, n'avait opéré sur lui qu'à demi. Il en résulta que, conservant son libre 'arbitre, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour dissuader le malheureux magnétisé d'obéir au terrible magnétiseur ; mais il avait eu beau te prier, le conjurer, le retenir même par son burneus, l'Arabe avait emboité le pas sur les traces du lion, ce que voyant, lui, Amida, il avait prudemment, tandis qu'il n'était encore qu'à moitié ivre, aveuglé, entraîné, battu en retraite.

. Ce point posé, et la légende admise par ttioi^ Gérard continua \

.2'78 hM^ GMiNi>S UOMMY^

— La jeune fille s'arrêta donc, tremblante, et s'attendant à ce que le Ugû allait lui faire signe' de le suivre, quand tout à la fois, au contraire, à son gré et à son étonnement elle

-^it le lion s'approcher d'elle^ Ifo sourire à sa façon ^ et lui faire la révérence à sa manière.

Elle croit les maîtres sur sa poitrine^ et lui dit :

— Seigneur^ quel demandeur tu de ton humble servante?

lui répondit ni plus ni moins qu'aurait dû faire Toposmane de H. de Voltaire, ou le Saladin de M. Favart :

•^ Quand on est belle comme toi, Aïssa, on n'est point servante,, mais l'épouse.

Aïssa fut à la fois réjouie de la douceur étrange, qu'elle avait prise avec elle en lui parlant, la

EN UOBE DE CUAMBRB 279

voix de son inlerlocuteur, et étonnée en même temps que ce beau lion qu'elle ne connaissait point, et qu'elle croyait voir pour la première fois, sût son nom.

-t- Qui Vous a donc appris comment je me nomme, monseigneur? demanda la jeune fille.

^ L'air qui est amoureux de loi, et qui, après avoir passé dans tes cheveux, en va porter le parfum aux roses , en disant :

Aïssal l'eau qui est aqioureuse de- toi, et qui , après avoir baigné tes beaux pieds, va arroser la mousse de ma caverne, en disant : Aïssa ! l'oiseau qui est jaloux de toi, et qui, depuis qu'il l'a entendue chanter, ne chante plus, et meurt de dépit , en disant : Aïssa I

La jeune fille rougit de plaisir, fit sem-

Î8o LES GR\XnS HOMMES

blant de tirer son haik sur son visage, et en faisant semblant de le tirer, l'écarta,

pour que le lion la vit plus à son aise.

Que le flatteur, soit un Hon ou un renard, que le flatté soit une jeune fille ou un corbeau, vous le voyez, le résultat de la flatterie est toujours le même.

Le lion qui avait jusque-là hésité de s'approcher d'Aïssa, sans doute parle sentiment qui écartait Jupiter de Sémélé le lion fit quelques pas vers la jeune fille, puis, comme il la voyait pâlir à son terrible voisinage :

— Qu'avez-vous, Aïssa? demanda-t-il de sa voix à la fois la plus tendre et la plus inquiète.

La jeune fille avait bien envie de répondre :

— J'ai peur de vous , monseigneur. Mais elle n'osa point, et dit :

— Les Touaregs ne sont pas loin, et j'ai peur des Touaregs.
.woïi^

Le lion sourit à la manière des lions. : .^ \

— Quand vous êtes avec moi, dit-il, " ^Vrjf^oJV' vous ne devez avoir peur de rien.

— Mais, dit la jeune fille, je n'aurai pas »

toujours l'honneur de votre compagnie. Il se fait tard, et il y a loin d'ici la tente de mon père.

— Je vous reconduirai, dit le lion.

Il est arrivé parfois dans les rues de

Paris qu'une grisette, suivie de trop près par un étudiant qui lui offrait de la ramener chez elle, lui ait refusé son bras, et même sur son insistance, lui ait donné un soufflet. Mais jamais, au grand jattiaig, il

Jl8â LES OLIANDS llOMlttKS

n'est arrivé, de mémoire d'homme, qu'une Arabe ait répondu de la même façon à un lipn lui faisaqt une proposition pareille, si inconvenante qu'elle lui parût.

Aïssa accepta donc l'offre qui Iqi était faite : le lion s'approcha d'elle, lui tendit sa crinière ; la jeune fille appuya sa main, jiinsi qu'elle eût appuyé son bras au bras de son amoureux, et tous deux, côte à côte, comme on voit sur un bas-relief grec la vieille mère Çybèle, qui est l'emblème de la fécondité, marcher en appuyant sa n^ain sur un lion, qui est l'eaihlême de la force, tous deux marchèrent, se dirigeant vers la tente du père d' Aïssa.

Sut la roule ils rencontrèrent des ga- • zellesqui s'effarblU-
hèrent, des hyènes qui

s« couchèrent, des hommes at des fenames qui se mireat à
genoux.

M«Î8 le lion dit aux gabelles : c T<6 fuyez pas ; f aun hyènes :
« N'ayez pas peur; »

,aux homomos et aux femmes : «Relevez- VOUS) eu faveUr de
cette jcfune fille qui est ma bieD-aimée^ je oe vous ferai auou|i
mal. »

Çt les gajelles cessèreat de fuir, les hyènes n'eurent plus peur,
les hommes Qt les femmes se relevèrent^ regardant avec étonne-
ment ce lion et celte jeune fille, et se demandant dans leur idiome
de gaeelles, dans leur langage de hyènes, avec leurs voix
d'hommes et de femmes, si ce lion et cette jeline fille n'allaient
point en pèlerinage, adorer à la Mecque le tombeau de M&ho-
Diet, '

Ils arrivèrent ainsi jusqu^au^douaîr ; puis, quand ils ne
furent plus qu'à quelques pas de la tente du père d'Aïssa, qui était
la première en entrant dans le village, le lion s'arrêta, et demanda

à la jeune fille, comme aurait pu le faire le cavalier le plus courtois, la permission de Tembrasser.

La jeune fille tendit son*visage, et le lion eifleura de ses lèvres terribles les le- • vres roses d'Aïssa.

Puis il lui fit un signe d'adieu et s'assit comme s'il voulait être sûr qu'il |ne lui arriverait aucun accident en franchissant le court espace qu'il lui restait à parcourir.

Pendant ce court espace » la Jeune fille
se retourna deux ou trois fois et vit toujours le lion à la même {^lace.

Puis elle entra dans latente de son père.

— Ahl te voilà, s'écria celui-ci, j'étais bien inquiet.

La jeune fille sourit.

— Je craignais que tu ne fisses quelque mauvaise rencontre.

La jeune fille sourit encore.

— Mais te voilà, c'est une preuve que je me trompais.

— En efiet, mon père, dit la jeune fille, car au lieu d'une mauvaise rencontre, j*en ai fait une bonne.

— Laquelle?

— J'ai rencontré un lion.

Malgré Timpassibilité ordinaire aux Arabes, le père d'Aïssa pâlit.

1^86 L«S (lïUNO!^ fl.oMMI?8

— Uil lionî s'écra-t-iî, î^til rie t'a point dévorée !

• — Au contraire , il m'a fiait des compliôiénts siir ma beauté,
m'aofFert dé mê reconduire, et m'a ramenée jusqu'ivi.

L'Arabe crut que sa fille devenait fofte.

— Impossible î dit-il.

— Comment, impossible?

— Sans dt)iile. Comment Teux-tu tne

foire croire qu'tm lioti Wit capable d'aune

pareille galan terie ?

^ — Voulez-Tous vous ^tt assurer ?

---De quelle façon t

—Venez jusqu'à la porte de votre tente, et vous le verrez, soit
assis où je l'ai quitté, soit'retournant chezïui.

— • Attends, que je prenne mon fusil.

— Pourquoi faine? demanda Torgueil-

h^ UOBS BU CHAMBni â87

leuse jeune fille; n'êles-vous pas avec moi?

Et tirant son père par son burnous, elle le conduisit ô k poi*te
de sa tente.

Mais le lion n'était 'plus à rëndroil où elle l'avait quitté. Ellie regarda dans la direction par laquelle elle était venue : elle ne vit rien.

— Bon I tu as fait un rêve, dit T Arabe rentrant dans m tente^

— Mon père, je vous jUre que je le vois • encore, dit la jeune fille.

-^ Comment était-il î

— Il pouvait avoir quatre pieds de haut et sept de long.

*- Après ?

— Une crinière magnifique.

Après?

LUS GUANDS HOMMES

— Des yeux jaunes et brillanls comme de l'or.

— Après?

— Des dents d'ivoire. Seulement...

La jeune fille hésita.

— Seulement ?... répéta l'Arabe.

La jeune fille baissa la voix.

— Seulement, dit-elle, il sent mauvais de la bouche.

Elle n'eut pas plutôt achevé ces mx)ts, qu'un rugissement terrible se fit entendre derrière la toile de la tente, puis un second à cinq cents pas à peu près, puis un troisième à^un quart de lieue.

Puis, on n'entendit plus rien.

Il n'y avait pas eu plus d'une minute d'intervalle entre chaque rugissement.

Il était évident que le lion, qui avait,

£N ROBE DE GUAMBIUI S89

sans doute, désiré savoir ce que la jeune fille pensait de lui, avait fait un demi-cercle, était venu écouter derrière la toile de la tente, et s'éloignait horriblement mortifié d'avoir été éclairé sur un défaut d'autant plus grave, qu'on assure que ceux qui en sont atteints ne peuvent pas s'en apercevoir eux-mêmes.

Un mois s'écoula sans que la jeune fille repensât au lion, autrement que pour raconter son aventure à ses coinpagnes. Puis, au bout d'un mois, un jour, pour couper un fagot, elle retourna avec sa hache, au même endroit.

Le fagot coupé, mis en faisceau, lié, elle entendit un léger bruit derrière elle, et se

' retourna :

vit îi>

S90 LES (ÎUANDS HOMMKS

Le lion la regardait^ assis à quatre pas d'elle.

— Bonjour, Aïssa , lui dit-il , d'un ton sec.

— Bonjour, monseigneur^ lui répondit Aïssa, d'une voix un peu tremblante; car

elle se rappelait ce qu'elle avait dit de la

fétidité de Thaleine de son protecteur, et il lui semblait encore entendre le triple rugissement qtii avait suivi cette disgracieuse révéldtion. Bonjour, mohseigneur, piïis-je faire quelque chose qui vous soit agréable ?

-^ Tu peux me rendtè tiïï service. '

— Lequel?

— Approche -toi de moi.

Aïssa s'approcha , assez mal rassurée.

— Me voici.

£N ftOBK DE CHaMBHB §91

— Bien ; maintenant, lève ta hache.

Lajeune fille obéit.

— Là hache est levée, dit-elle.

— Bien , donne-m'en un coup sur la tête.

— Mais , tnonseignJBur, vous n'y pensez pas...

-r- Au contraire, j'y pense, et beaucoup même...

— Mais, monseigneur*..

— Frappe.

— Cependant, monseigneur. . .

— Frappe, je fen prie.

— Fort ou doucfement ?

— Le plus fort que tu pourras.

— Mais je vais vous faire mal. ..

— Que l'importe?

* — Vous le voulez?

^:â LES GRANDS HOMMES

— Je le veux;

La jeune fille frappa en conscience, et la hache traça entre les deux yeux du lion une ligne sanglante.

C'est depuis ce temps que lions ont cette ride verticale , visible surtout quand ils froncent les sourcils.

— Merci, Aïssa, dit le lion ; et en trois bonds il disparut dans le bois.

—Tiens, dit la jeune fille un peu blessée à son tour, il ne me reconduit pas, au-

jourd'hui.

Et elle reprit le chemin du douair, où elle arriva sans accident.

Il va sans dire que cette seconde histoire fit le pendant de la première, mais, si savants que fussent les commentaires des plus habiles Talebs du douair, l'intention

du lion resta mystérieuse et caché aux esprits les plus pénétrants.

Un mois s'écoula encore.

La jeune fille retourna au bois.

Au moment où elle abattait les premières branches destinées à faire son fagot ^ un buisson s'ouvrit devant elle, et le lion en sortit non plus gracieux comme la première fois, non plus mélancolique comme la seconde, mais sombre et presque menaçant.

La jeune fille fut tentée de fuir, mais le regard du lion cloua ses pieds à terre.

Ce fut lui qui s'approcha d'Aïssa; elle se fut laissé tomber si elle avait tenté de faire un pas.

— Regarde mon front, dit le lion.

^ Que monseigneur se rappelle que

204 us GRANDS UOMM£S

c'est lui qui m'a ordonné de lui donner un coup de hache.

—Oui, je t'en ai remerciée. Ce n'est donc point cela que je te veux demander.

-r-> Que veut me demander monseigneur?

-r- De rflgarder ma blessure, -p- J[^ la regarde .

•— Comment va-t-elle ?

~~ JS^ merveillq, monseigneur, et elle est presque guérie. '

- Cela prouve, Aïssa, dit ce lion , que les blessures que Ton fait au corps sont bieo différentes de celles que Ton ffait à Torgueil ; les unes se cicatrisent au bout d'un temps plus ou moins long } Ips autres jamais.

Cet ai^iôte philosophique fut suivi d'un

£N iU)B£ DE CUAMBUE

cri aigu et douloureux, puis on n'entendit plus rien.

Le lion avait passé de l'amour platonique à l'amour charnel.

Trois jours après, le père d'Aïssa, battant les environs pour tâcher de rencontrer quelque trace de sa fille , retrouva, près d'une large tache de sang, la hache dont elle se servait pour couper le bois.

Mais d'Aïssa, ni lui, ni personne, n'en entendit plus jamais parler.

Avec Taide de Dieu.

L'Arabe en était là de son récit, quand un bruit connu nous fit tressaillir tous.

C'était le rugissement d'un lion — probablement celui que je guettais depuis huit ou dix jours^

298 LES GUAIiNDS HOMMES

Je sautai sur ma carabine Devisme; Amida prit la seconde, qui m'a été donnée par le duc d'Aumale à son départ de Constanline.

Puis nous courûmes dans la direction du rugissement.

Il se faisait entendre à une demi-lieue à peu près.

Nous comptâflies trois i^ugissements , puis le lion se tut.

Nous ne nous approchâmes pas moins dans la direction du lion, direction indi- •quée par ce triple grondement.

Quand nous eûmes fait un quart de lieue à peu près, nous entendîmes des cris d'Ara* bes et des aboiements de chiens.

Nous redoublâmes de vitesse, et nous tombâmes au milieu d'une troupe de gens

£N UOB£ hE CUAMBUË 299

armés menant des lévriers, des mâtins, et jusqu'à des roquets en laisse.

Le lion venait de faire des siennes.

Il était entré dans le douair voisin du nôtre; il avait sauté dans Fenceinte pu étaient parqués les troupeau:^, et avait em-: porté un mouton.

\\ tenait sQft dîp^r ; vqU^ PPUrqVpi »1 ne rugissait plus.

Cen'élaitpoint le moment de l'attaquer, les lions n'aiment pas à être dérangés dans leurs repas. Je recommandai aux Arabes de suivre la Ivbû% toujours facile à relever quand c'çst un mouton que le lion a enlevé, et je revins à ma tente.

Cette fois, j'étais aussi savant que Gérard sur oe fait de la trace toujours facile à re-

300 LDS GRANDS HOMMES

lever, quand c'^st un mouton que le lion a enlevé.

On devine qu'il y a une tradition derrière le fait.

La voici.

Une tradition, naïvement racontée, en dit souvent plus sur un peuple que toute une longue histoire.

Malheureusement, n'est pas naïf qui veut.

Essayons.

Un jour, un lion causait avec le marabout Sidi-Moussa.

Si le lion est le plus Ipuissant des animaux, le marabout était le plus saint des derviches.

L'homme et l'animal causaient donc de
pair a compagnon

ce — Tu es très fort, disait le marabout au lion.

— Très fort, oui.

— Quelle est la mesure de ta force ?

— Celle de quarante hommes.

— Alors, tu peux prendre un bœuf, le jeter sur ton épaule et l'emporter? demanda le marabout.

— Avec l'aide de Dieu, je le puis, répondit le lion.

— A plus forte raison, un cheval.

— Avec l'aide de Dieu, je ferais du cheval comme du bœuf.

~ Un sanglier?

— Avec l'aide de Dieu, il en serait du sanglier comme du cheval.

— Et un mouton?

Le lion se mit à rire.

30â LES GRANDS HOMMES

— Parbleu! dil-il. »

Mais, au premier mouton qu'il emporta^ le lion fut bien étonné de voirqt'il ne pouvait le jeter sur son éf^ule^ eomind il faisait d'animaux beaucoup pliis forts \$ et et qu'il était obligé de le traîner.

Gela tenait à ce que, dans son orgueil, il avait oublié de dire, à propos du mouton^ qui lui paraissait une trop petite proife pour se gêner avec elle, ce qu'il aVûit dit du sanglier, du cheval et du bœuf^ c'est-àdire :

— Avec l'aide de Dieu !

Or, Dieu n'aidant pas le lion à l'endroit des moutons; le lion est obligé de les traîner, et de prouver p^r son impuisa^iaô cette grande vérité, que toute force vient de Dieu.

EN KOBi: DE chambue 303

— J'étais donc sûr qu'on retrouverait la trace, non pas du lion, mais du mouton qu'il avait été obligé de traîner.

A peine étais-je rentré sous ma lentej
que le propriétaire du mouton arriva tout
essoufflé, et me raponta comment la chose
s'était passée. Il avait suivi la trace du lion
pendant une demi-lieue à peu près, tnaïs
"n'avait pil aller plus Idin. Cependclnt^

comme pendant cette demi-lieue ses enseignements étaient précis, j'en profitai pour donner des ordres à mes quêteurs, heureusement fort habiles, les Iraoes étant toujours bien autrement difficiles à suivre Tété que l'hiver.

11 fut convenu que le lendemain, à la pointe du jour^ ils se mettraient à la besogne*

304 LES GUANDS HOMMES

Ils étaient Arabes tous deux, tous deux âgés de trente à trente-cinq ans, vigoureux, adroits, rusés, de véritables enfants du Tell.

L'un se nommait Uilkassem, l'autre Amar-ben-Serah.

Ils se partagèrent la besogne : Bilkassem prit l'animal à sa sortie du douair, et Amarben-Serah l'endroit où le propriétaire du mouton avait perdu sa trace.

Bilkassem, à une demi-lieue du douair à peu près, retrouva la peau du mouton.

Le Uon, nous Favons dit à une autre occasion, est un animal fort délicat; il ne mange pas la peau des animaux, ni les pieds, ni les mains des hommes, parce que c'est surtout aux pieds et aux mmis que

Ton reconnaît le caractère supérieur de rhomme.

Arrivé à la fontaine, il trouva une brisée d'Amar-ben-Serah ; il n'avait pas besoin de s'en aller plus loin, son camarade était sur la trace, et il le connaissait trop bon limier pour la perdre.

Bilkassem revint donc à la tente et me fit son rapport. Pendant ce temps Ben-Serah suivit le lion.

Vers midi à peu près Amar-ben-Serah rentra à son tour. Le lion était remblotté dans un fort : l'Arabe avait décrit un cercle d'un millier de pas de circonférence, et s'était ainsi assuré du lieu où il était.

C'était à trois kilomètres d'oued à peu près.

J'étais fixé : selon toute probabilité ,

vu 20

noire reacomre.aurait lieu jp jou;» même, La journée s'écoula. J'étais en proie à cette fièvre et à cette émotion dont je n'avais jamais parlé, -i- Il me fut impossible de manger, de lire, ou de m'occuper à quelque chose que ce fût.

Un peu avant le coucher du soleil, je sortis.

C'est l'heure où les Arabes qui ont un honneur dans leur voisinage rentrent invariablement chez eux. Depuis le moment du

« crépuscule jusqu'au lendemain, un Arabe

qui a entendu le rugissement du lion a la plus grande répugnance à mettre le pied dehors.

C'est au contraire l'heure que je choisis par cette même raison que c'est celle où il s'éveille, se met en quête, et chasse.

Lorsque j'arrivai à Temiroit désigné par Amar-ben-Serah, j'avais encore ttn quart d'hemre de jour à peu près ^ ^ je pouvais étudier le paysage*

Cétaît à Peiitrée d'une gorge étroite des monts Âurès, les deux versants et même le fond de la gorge étaient très boisés, couverts de pins, de sapins et de chênes dont la feuille est semblable aux feuilles dé fcotix. Des i*ochef S riUs, encore brûlants dé lache-leui* dajout, sortaient du milieu dé Cêttô verdiïfô, comme lés dssementâ d'uu géant mal édterrê.

Nous nous enfonçâmes dans la gorge. ~ Ben-Serah me servait de guide.

Il traînait derrière lui uoe pauvre û][>è->vre, destinée à servir d'appât au lion, et

308 LBS GILANDS HOMiliS

qui faisait toutes sortes de difficultés pour

) nous suivre.

A une cinquantaine de pas de l'endroit où était rembûché l'animai, se trouvait une clairière : je la choisis, comme dans un duel on choisit l'endroit où le combat doit avoir lieu.

i^ \ Amar coupa un petit arbre, en fit un piquel, le planta au milieu de la clairière et y attacha la chèvre, en laissant à sa corde un mètre et demi de jeu à peu près.

Pendant qu'Amar-ben-Serah accomplissait cette opération, nous entendîmes un bâillement prolongé à cinquante ou soixan

te pas.

C'était le hon, encore mal éveillé, qui nous regardait et qui bâillait en nous regardant.

EN ROBE DE CILikMBRE 309

Les cris de la chèvre l'avaient tiré de son sommeil. • ' .

Il était tranquillement assis au pied d'un rocher, passant sa langue sanglante sur ses lèvres épaisses.

Il était magnifique de calme et de mépris pour nous.

Je me hâtai de renvoyer mes hommes, qui n'en furent pas fâchés, et qui prirent un poste à trois cents pas à peu près en.

arrière de moi. — Amîda seul avait insisté pour me tenir compagnie.

J'examinai bien les localités.

Un ravin me séparait du lion. — La clairière pouvait avoir quarante-cinq pas de circonférence -^ quinaoe par conséquent de diamètre»

. J^éUis seul»

S10 LES OKANDS HOMMES

Il s'agi&sdit de me choisir un poste.

Je me plaçai sur la lisière du bois. — J'avais ainsi la chèvre entre le bois et moi.

La chèvre était à sept ou huit pas, le lion à soixante à peu près.

Pendant que je [faisais tous me3 petits arrangements, le lion avait disparu; il n'y avait donc pas de temps à perdre pourra© préparer à le recevoir. Il pouvait me towber sur le dog d'uA mo-paent à Tautre.

Un chêne m'Qorait ce que je cherc^ toujours en ce çfiis — un appui,

Jp, coupai celles des branches inférieures qui ei)8âon(pu gên^r mes mouvemetats cm

jma yu^ -rr £y| je i»'as«is^ppiiyé bOBtresorR tronc.

A peine venais-je de m'aiséoir/ qiè je

m'aperçus, aux inquiétudes de la chèvre, que quelque chose de nouveau se passait près de nous.

La chèvre tirait de mon côté la corde de toute sa force, tout en regardant du côté opposé.

Je compris que le lion avait fait une courbe pour gagner lo ravin, et se rapprochait de nous, invisible et suivant le ph du sol.

Je ne me trompais pas. Au bout de dix minutes, ^j'aperçus sa tête monstrueuse au son}metdu ravin, qui m'avait d'abord séparé de lui, puis ses épaules, puis tout son corps.

Il marchait lentement, mal éveillé encore, ot les yeux à demi-fermés.

3\t L£S GR. HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE

Le lion est très dormeur et très paresseux.

Arrivé au sommet de la berge, il se trouvait à peu près à sept pas de la chèvre et à quinze pas de moi.

Amar-ben«Sirah.

Le lion se présentait à moi, tout à fait de face, regardant à la fois la chèvre et moi ; car du même regard, il pouvait nous voir tous les deux.

J'étais reité au if) le tenant toti^oun en

314 LES «^LUNDS HOMMES

joue; un instant, ayant eu le loisir de rajuster entre les deux yeux , j'appuyai le doigt sur la détente, et j'eus la tentation de lâcher le coup.

Si j'eusse cédé à cette inspiration, je sauvais, selon toute probabilité, la vie à un homme; — mais ne voyant dans ranimai aucune disposition d'attaque, j'attendis, me laissant aller é cette espèce de volupté terrible dont j'ai déjà parlé, et qui consiste pour moi à me trouver en face du péril et à le braver.

Ptiisi, j'ai encore un aulro but, en prolongeftntcefe étranges temporisations, c'est d^^ludî^rr^iilmal, de faire un pas de plus dans la connaissance d^'ses nlœurs,iiiie décôuvĭJHé ttiflpls d«cfg te eàractèpè d'un

Eli ROBE IIK CIUMBRE 315

fiaml adversaire, — c'est une chance de moins d'être man^ par Ini.

Pendant plus de dix minutes, je me donnai la jouissance d'un tête-à-tête comme peu d'hommes peuvent se vanter d'en avoir eu

un ; — cela m'était J)i^R permis, il y 9vait près de deujç ans que je ne pi'çT-

tais trouvé ep (ace d'un lipn , et celui-lji était un des plus beaux , des plus forts et d'fis plus majntuenx que j'tiie vus.

Au bout de dix minutes, il se laissa tomber sur le ventre, s^apiatissant tout à coup, comme si la terre eût manqué sous lui ; puis il croisa ses pattes devant lui, allongea la tête, et s'en fit pour son col une espèce 4'pr«Uer, . .

Son œil éraJl f!xé s\it moi, él ne se dé-

316 LES GL\iNDS HOMMES

tournait pas un instant de mes yeux ; il paraissait on rie peut plus intrigué de ce que venait faire, dans son royaume, cet homme qui semblait ne pas le reconnaître pour roi.

Cinq minutes s'écoulèrent encore dans la position qu'il avait adoptée ; rien n'était plus facile pour moi que de le tuer.

Tout à coup il se leva, comme |)oussé par un ressort, et comença de s'agiter, faisant un pas ou deux en avant, puis un pas ou deux en arrière ; allant à droite, allante gauche, et rerau&nt la queue comme un jeune chat qui commence à se fâcher.

Sans doute il ne comprenait pai cette

corde» cette chèvre» cet homme } son in-

EN ROBK DE C1UMBR£ 317

telligence était insuffisante à lui expliquer un pareil mystère.

Seulement son instinct lui disait qu'il y avait là un piège.

. Cependant je restais toujours assis, le fusil à Tépaule, le doigt sur la détente, suivant l'animal dans tous ses mouvements.

Un bond de lui) et j'étais entre ses griffes.

Cependant son inquiétude s'augmentait

et commençait à m'inquiéter moi-même; sa queue battait ses flancs , ses mouvements devenaient plus rapides, son œil s'enflammait.

318 MdcnA.^DS iiOMUtiâS

C'eût été un sttiâde qm d'hésitdr plus longtemps.

Je profitai d'ua moment où il me présentait le côté gauche; je l'ajustai au défaut de Tépaule et lâchai le coup.

Le lion fléchit sur ses jambes, poussa un rugissement de douleur, se tordit comme s'il eût voulu mordre sa blessure , inâiâ sans tomber.

À la distance de trois secondes,]6 lâchai mon second coup.

Puis, sans regarder — ^j'étais bien èûr de FaToir louché— «je jetai ma prei«aèif» carabine pôiHr prendre là seconde 5 éotn chéeprès de moi, toute rMrgée, toute armée.

LN i; :::!• DE CQAMBRE 319

Quand je me retournai du côté du lion, la crosse à Tépaule, le lion avait disparu.

Je restai iopoiobile , craignant quelque surprise, et regardant de tous côtes.

J'entendis rugir le lion.

Il était descendu dans le lit du ravin.

11 rugit deux fois encore, toujours en s'éloignant^ mais en s'éloignant pas à pas.

Il regagnait son fort.

J'attendis encore quelques minutes, peut-être ne fut-ce que quelques secondes ; on mesure mal le temps en pareille circonstance.

Puis, n'entendant plus rien, je me levai

3^o L^^ OLLANDS HOMMES

et j'allai visiter la place où ranimai avait reçu mes deux coups de feu.

La chèvre était tombée à terre, et, haletante de terreur se débattait comme dans Taganie.

Arrivé sur le terrain, il me fut facile de voir que le lion avait été touché de mes deux balles, et que les deux balles lui avaient complètement traversé le corps.

il y avait double jet de sang de chaque côté. . '

Tout chasseur sait qu'un animal emporte plus loin le coup, percé à jour, que lorsque la balle, restée dans la plaie, y détermine une hémorragie.

Je me mis sur sa voie; elle était facile à suivre. Tout le chemin qu'il avait parcouru était maculé de sang.

Les branches des petits arbres et des ronces au milieu desquels il avait passé, étaient brisées et ensanglantées.

Gomme je l'avais présumé, le lion avait regagné son fort.

En ce moment je vis apparaître, au haut du ravin, les têtes d'Amida, de Belkassam et d'Amar-ben-Sirah. Ils s'approchaient

avec précaution, ne sachant pas si j'étais mort ou vivant, et se tenant prêts à faire feu.

Ils m'aperçurent au fond du ravin, jeté-

vu 21

328 LES a in MIS hommes

Pènt de& tiffi de joi« et tiât^t ttld i^jelndi'd en ôûiirant.

Ils voulurent à Tinstant même se mettre à là poursuite dii lion, la quatitôté ée «ang répandu leur faisant eiagéi*er te gravité de la blessui^.

Je les retins.

Dans mon opinion, le lion était grièvement, peut^tre monel-ler6ént tottdié, mais le ccBur tt'avait pas été aiteirit. Le Uoû était enôoré|pleifi de forée; «dû èig<ttié serail terrible* .

Sur ces entrefaites, huit ou dix Arabe»

du douair nous rejoignirent, armés de leurs fuslli.

Ih *vaiene entendu mes (îeux coups, et arrivaient, comme kHââsii Betkâssef» et Amar-ben-Sirah, pour savoir ce qui venait d'arriver.

Ce qtà tenait d'arrivôi^ était, poui» eu* comme' pôtr nous, édril sur le sol.

Leur premier cri fut : U faut le suivre»

Je les arrêtai en leur faisant observer qu'ils couraient à un danger imminent.

Mais, rien.

— Reste-là, dit-il, et nous te rapporterons mort.

J'eus beau leur affirmer que le lion était vrvant et bien- Vivant, (^û'à Son rugisse-

3â4 LHS GRANDS HOMMES

ment^ j'avais pu juger de sa force; ils s'obslioèreat à entrer dans le bois.

Je fis un dernier efibrtr pour les empèr ' cher d'aller plus avant; j'étais convaincu que si nous attendions au lendemain, nous le trouverions mort; tandis que si, au contraire, nous le suivions en ce moment, nous irions nous heurter, au bout de cent pas, à sa douleur et à sa colère. — Chacun savait ce qui résulterait du choc.

^ Aucune observation n'eut prise sur leur entêtement. Lorsque je les vis résolus à se

mettre à la poursuite du lion sans moi, je

me décidai à m'y mettre avec eux.

Seulement, je fis mes dispositions.

Je rechargeai ma carabine Devismes,

EN ROBE DE CIUMBRB 3â!5

que je pris pour moi ; je donnai à Ben- Sirah ma carabine Le-
page, et, à Amida, mon fusil du duc d'Aumale^

C'est, après la carabine Devismes, celui que je préfère ; — il a
lue treize lions.

El j'entrai sous bois sur la trace du lion .

« Il faisait presque nuit, — le bois était

fourré, — épais, entrelacé; — il fallait

avancer presque-en rampant.

Mes trois Arabes me suivaient ; derrière mes trois Arabes, ve-
naient les hommes du Douaer.

Nous fîmes quarante ou cinquante pas filniii avec beaucoup
dd difficultéii et eh

dépensao); près d'oa iqu^ri d'heure pour 1^6 faire.

Au bout du quart d'heure^ la nuit était presque venue ; au
bout de cinquante pas, nous avjpnns perdu la trace.

Uue clairière se trouvait à uqe dizaine de pas de nous. Nous
gagnâmes la clairière pour Kous reconpfîlîrQ.

Pendant que nous étions éparpillés dans la clairière, cher-
chant à retrouver aux derrières, lueuri^ du jour la JfaoQ pe^ilue,
spii pa;r flccidept, soit p<r i>^cjrfi^§, uo fusil partit.

£]» HOBË hU CUAMBIUi^ 327

de nous coioin^ s'U tombait littéralemeot 4h ciel-

Il y eut un moment d'indicible terreur.

'Tou& lôs fufdls^ asoépté le mien 9 éclatèrent

en mèmB tj^mps, et c'e^t un miracle que

nous ne nou» Myons pag tués les uns les

autres.

Il va sans dire qua psiP upe baU3 n^ tou^cha le lion.

Qq|tnt è woj, vpicj oe que je vis cooiroe à tpflveiv UP Diidgç de fumée Qtde feu.

Tous les Arabes réunis autour de moi, è Pexoeptfon d'Araeiv-benr-Slrah.

Puis tout à coup, à quinze pas, de l'autre eôtéde la claiiffèrav-TenteDds un ori^ cr terrible, cri de mort.

328 LES GnANDS HOMMES

Je m'élançai au cri à travers TobscHrité du crépuscule, reudue plus épaisse eucore par la fumée de nos fusils.

Le crépuscule était tellement sombre, la fumée tellement épaisse, que je ne vis le lion et l'homme qu'en arrivant mv eux.

Homme et lion présentaient un groupe informe, mais terrible.

L'homme était couché sous le lion, qui lui déchirait les cuisses avec ses griffes de derrière. La tête tout entière de l'homme était dans la gueule du lion.

J'eus un éblouissement, je vacillai sur mes jambes, j'étais prêt à tomber. '

Ce moment de faiblesse eut la durée de réclaiifi

EN nOBK D£ GHAMBRB

Le lion sentit le canon de ma carabine, et me jeta de côté un regard menaçant.

Tirerais-je à la tête du lion, tirerais-je à répaule?

En tiiwt à la tête, je pouvais Juer rh(»iiibB.

Je tirai à l'épaule.

Tout cela se passa en moins d'une seconde.

Tout disparut dans le feu et dans la fumée.

J'attendis.

Je n'essaierai pas de vous dire ce qui ne

330 LB6 GtUNDS HOMMlfâ'

passa en moi peadânt oette seconde d'attente.

EDÛfliijpcJistininiai..

Le lion avait lâché l'homme.

L^hømmB^ était retombé oottime une masse; était-il mort ou vivant? ITest ce qu'il était impossible de savoir.

Le lion était appuyé contre Farbre où était appuyé Thômme ; fl était évident que Tarbre, qui était de la grosseur de ma cuisse^ le soutenait seul.

L*arbre plia lentement, cria, se roftip^) et le lion tomba à terre à côté de Thomme.

Je lâchai alors mon second coup, la cap-

&I IkOBE DE CUAMBflË 331

Que 66railr-ii arrivé de moi si cette se- €onûetapsfà\$ eût été la première?

Par bonheur, le lion était mort.

Nous. liQus pFéçipitâiïies sur ri»Qwi»9, \\ était évanoyi ; ^ais au çQntapI de majnaiq il reprit ses sens.

— Éloignez-moil criait-il, éloignez-moi!

Nous eûmes beau lui crier (jae le lion était mort, il ne nous entendait pas.

Les Arabes disent que tout homnie qnl a respiré l'haleine du lion devient fou.

A«ii*>ièifastârali étiit Sùvt^

hs GfMUfliKii^ i if^oupeF k« fknits

33S LES GIUNDS HOMMES

autaoI que je pus le faire, à la lueur d'un brasier de branches sèches que nous nous hâtâmes d'allumer.

Le blessé avait le flanc et le ventre horriblement sillonnés ; sa cuisse était percée à jour de quatre coups de dents.

Son crâne portait la trace de ses crocs.

— Je n'avais pas donné le temps à la double mâchoire de se rejoindre.

Il était évident que c'était un homme perdu.

Nous le couchâmes sur un brancard, fait de nos fusils, et nous remportâmes.

Trois jours après^ je quittai la pajrs) ton

BN nOBE DE CHAMBRE 333

agonie durait eDcore, mais on n'espérait rien.

Les Arabes croient d'ailleurs que rhomme blessé par un lion ne guérit jamais de la blessure.

Une lettre du Kaïd m'apprit, huit jours après, qu'Amar-ben-Sirah était mort.

Tel fut ie récit de Gérard.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cesaroodumagoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.